

2011.2922.3

Université de Montréal

Regards occidentaux sur l'Allemagne et son  
passé nazi : 1948-1997

par

Marie-Hélène Chayer

Département d'histoire

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études  
Supérieures

En vue de l'obtention du grade de

Maître ès arts (M.A.)

JUILLET 2001

© Marie-Hélène Chayer, 2001



University of Toronto

Department of Chemistry

1971

1971

Department of Chemistry

University of Toronto

1971

D  
7  
N54  
2001  
N.030

Department of Chemistry

University of Toronto

1971

1971

1971

1971



Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :  
Regards occidentaux sur l'Allemagne  
et son passé nazi : 1948-1997

présenté par :  
Marie-Hélène Chayer

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

M. Paul Létourneau , directeur de recherche

M. Louis Michel , président-rapporteur

M. Michael Huberman , jury

Mémoire accepté le : 13 septembre 2001

## Sommaire

L'histoire de l'Allemagne nazie a déjà fait couler beaucoup d'encre. Les camps de travail et de concentration sont restés comme des taches sur l'histoire allemande. Le monde s'est d'abord demandé comment un peuple avait pu en arriver à éliminer des gens par millions, puis comment les Allemands pouvaient vivre avec ce passé nazi et quel genre d'identité nationale ils pouvaient avoir après Auschwitz. L'image que le monde a eue et continue d'avoir du nazisme et de la relation que les Allemands ont eue et ont toujours avec leur passé nazi a entre autre été façonnée par la littérature, notamment par les écrits britanniques, français et américains.

Ce mémoire de maîtrise portera donc sur la façon dont les historiens, journalistes ou politicologues britanniques, français et américains ont présenté et interprété la relation qu'ont vécue les Allemands avec leur passé nazi au cours de quatre périodes clés dans la formation de leur identité nationale, soit la période 1948 à 1955, l'année 1968, les années ayant vu naître et se clore l'*historikerstreit* puis celles qui furent le théâtre du phénomène Goldhagen.

En étudiant des articles et des passages d'ouvrages que des historiens et des journalistes français, britanniques et américains ont écrits durant les quatre périodes étudiées, il nous est apparu évident que les auteurs ont été largement influencés par leur



contexte national. En fait, les relations entre Américains, Français et Britanniques ont grandement déterminé ce que les auteurs issus de ces pays ont écrit sur la relation entre l'Allemagne et son passé nazi.

Trois courants interprétatifs, que nous pouvons qualifier de nationaux, se sont développés. Les interprétations les plus représentatives de ces courants ont suivi une ligne directrice qui s'est établie selon l'organisation partiellement changeante de certains facteurs récurants. L'adhésion à la thèse du totalitarisme comme mode d'explication du nazisme en Allemagne, la guerre froide, la présence parfois dérangeante des États-Unis dans les affaires de l'Europe, la crainte du retour du nationalisme allemand, l'apparente impénitence des Allemands face au génocide et la place de l'Allemagne dans les relations internationales sont autant de facteurs récurants dont les différents dosages ont constitué les interprétations des auteurs ayant traité de l'Allemagne et de son passé nazi.

Ce mémoire ne présente pas une énumération exhaustive de tout ce qui fut écrit à propos du passé nazi des Allemands. En désignant des aspects représentatifs des courants les plus marqués, nous avons plutôt voulu apporter une modeste contribution à la recherche encore embryonnaire relative à cette dimension de l'histoire de l'Allemagne et de son passé nazi.

## **Summary**

This dissertation deals with the factors which have oriented the British, French and American historians and journalists' interpretation on how the Germans have dealt with their nazi past, from 1948 to 1997.

## Table des matières

<b>Introduction</b>	p. 1
<b>Chapitre 1 La période de 1948 à 1955</b>	p. 13
1.1 Le contexte de la guerre froide	
1.1.1 La thèse du totalitarisme	p. 14
1.1.2 La RFA dans le camp des Occidentaux dans la lutte au communisme	p. 21
1.2 Réglage des comptes entre Occidentaux	
1.2.1 Le trop grand rôle des États-Unis	p.23
1.2.2 Les fiertés nationales	p.28
1.3 Le danger allemand	
1.3.1 Le réarmement de l'Allemagne et sa place dans le monde	p. 31
1.3.2 Un pays de nationalistes sans tradition démocratique	p. 34
1.3.3 l'impénitence	p. 37
1.4 Perspectives	p. 40
<b>Chapitre 2 L'année 1968</b>	p. 42
2.1 Dans le cadre de la guerre froide	
2.1.1 Les reliquats de la thèse du totalitarisme	p. 45
2.1.2 L'association avec la gauche	p. 47
2.2 Le réglage des comptes entre Occidentaux	
2.2.1 Le courant moral et politique contre la guerre du Vietnam	p. 49
2.2.2 Contre l'hégémonie américaine en Europe.	p. 52
2.2.3 Les manifestations berlinoises distinguées du courant mondial	p. 54
2.3 Le danger potentiel de la RFA	
2.3.1 Le pas vers la politisation d'une population dépolitisée	p. 55
2.3.2 La crainte d'un retour au nationalisme ou à la droite en RFA	p. 58
2.3.3 La critique de l'impénitence	p. 61
2.4 Perspectives	p. 62
<b>Chapitre 3 l'<i>Historikerstreit</i></b>	p. 64
3.1 Le contexte de la Guerre Froide	
3.1.1 Faire de Staline le « Mal absolu » ou critiquer cette tentative	p. 68
3.1.2 Le contexte de la détente	p. 70

3.2 Une nouvelle réalité : l'Allemagne et sa position dans le monde	
3.2.1 Sa politique intérieure	p. 72
3.2.2 Le poids de l'Allemagne dans le monde	p. 74
3.2.3 L'État d'Israël et l'antisémitisme	p. 77
3.3 Le danger allemand	
3.3.1 Aboutissement d'une réflexion amorcée dès la chute du IIIe Reich?	p. 79
3.3.2 Un parallèle entre les « révisionnistes » français, britanniques et américains	p. 80
3.3.3 Conséquences dangereuses que pourrait avoir sur l'identité allemande une telle déculpabilisation	p. 83
3.4 Perspectives	p. 86
<b>Chapitre 4 Le phénomène Goldhagen</b>	p. 88
4.1 Des considérations d'historiens	
4.1.1 Des facteurs récurrents	p. 91
4.1.2 L'historiographie relative à l'industrie de l'holocauste	p. 98
4.2 La fin de la guerre froide	p. 100
4.3 L'Allemagne dans le monde	
4.3.1 L'inquiétante et croissante puissance de l'Allemagne	p. 102
4.3.2 Ceux qui voulaient une Allemagne impliquée	p. 106
4.4 Perspectives	p. 108
<b>Conclusion</b>	p. 110
<b>Bibliographie</b>	p. 118

## Introduction

« ...nous ne sommes plus les victimes de la guerre déclenchée par Hitler, nos souffrances ne sont pas la rançon des "crimes contre l'humanité", mais elles sont le fait des querelles de nos vainqueurs.<sup>1</sup> »

Le rôle qu'elle a joué au cours de la Première puis de la Seconde Guerre mondiale a valu à la population allemande une popularité incontestable comme sujet d'articles, de thèses ou de romans. Analysée sous tous ses angles, les auteurs s'y étant intéressés l'ont décrite de plusieurs manières et ont formulé à son égard des opinions aussi nombreuses que diversifiées. Évidemment empreintes de l'époque au cours desquelles elles furent formulées, les réflexions sur la nation allemande et son implication dans la guerre et ses crimes ont beaucoup évolué depuis 1945. Mais à la fin du dernier conflit mondial, alors que le monde venait de découvrir l'étendue jusque-là inégalée des crimes commis par les nazis, la tendance générale était de dépeindre le peuple allemand comme un animal très dangereux, cruel et maladivement têtu qu'on venait de mater, mais qu'il fallait continuer de surveiller ou mieux d'écraser.

---

<sup>1</sup> Propos d'un Allemand cités par Élie Gabey, *Les Temps Modernes*, vol 3, 1948, p. 2065.

Probablement dégoûtés par la guerre, les politiciens des pays alliés ont été soucieux de réorganiser l'Europe de manière à éviter toute récidive de la part de l'Allemagne. Pour s'en assurer, plusieurs plans furent élaborés, notamment celui de Henry Morgenthau, secrétaire du Trésor américain. Apparemment convaincu de la culpabilité de chaque Allemand dans les crimes perpétrés par les nazis, Morgenthau avait proposé de réduire l'Allemagne à une zone agricole, et avait préconisé de lui retirer le contrôle de la Haute-Silésie, de la Sarre et de la Ruhr. L'Allemagne aurait donc perdu tout pouvoir économique et politique. Craignant que ce dessein ne soit pas réalisable et préférant éviter de créer un « trou politique » entre le monde occidental et l'Union soviétique, Churchill et Roosevelt se sont tout de même entendus sur le fait que l'Allemagne ne devrait plus avoir de gouvernement et que les alliés auraient le contrôle de sa population et de son territoire.

Consternés par le degré de cruauté dont avaient fait preuve les nazis, plusieurs auteurs français, britanniques et américains y ont associé le terme allemand et ont dès lors considéré ces mots comme des synonymes. Pour expliquer la réaction de consternation et parfois d'inertie qu'avait eue le peuple allemand devant le génocide, certains auteurs ont avancé que ce dernier se différenciait des autres peuples par des caractéristiques tellement ancrées dans sa psychologie collective qu'elles en étaient devenues presque biologiques. Par exemple, dans la conclusion d'un livre consacré à l'histoire allemande depuis « ses origines jusqu'à 1945 », Edmond Vermeil s'est efforcé de dépeindre l'Allemand type

comme culturellement cruel, apolitique et crédule<sup>2</sup>. Bien que, selon l'enquête approfondie à laquelle nous avons procédé, cette opinion était prédominante chez les auteurs français, quelques-uns en dérogeaient et distinguaient les criminels de guerre de l'ensemble de la population allemande. Ce fut notamment le cas d'Albert Camus qui, dès 1943, publia ses *Lettres à un ami allemand*. Dans la préface de la réédition de 1948, Camus a tenu à préciser que « Lorsque l'auteur de ces lettres dit "vous", il ne veut pas dire "vous autres Allemands", mais "vous autres nazis" »<sup>3</sup>. Le fait qu'il dut apporter cette précision montre bien que la force du réflexe de dépeindre tous les Allemands comme étant des nazis était présente.

Les gouvernements des pays alliés occidentaux, soucieux de comprendre comment la nation allemande avait pu être complice de meurtres de masse et de cruautés diverses, voulurent étudier ce phénomène de façon plus scientifique. L'armée américaine a donc mandaté Saul K. Padover, un officier membre de la *Psychological Warfare Division*, pour étudier minutieusement le caractère psychologique des Allemands, par le biais d'entrevues. Après avoir mené une rigoureuse étude, qui s'échelonna du mois d'octobre 1944 à la chute du Reich et qui lui fit parcourir pratiquement tout le territoire allemand, Padover publia un livre dans lequel il exposa ses conclusions. Dans *Experiment in Germany, the Story of an American Intelligence Officer*, Padover expliqua que les Allemands avaient été endoctrinés et que le système totalitaire dans lequel ils

---

<sup>2</sup> E. Vermeil, *L'Allemagne, essai d'explication*, Éditions Gallimard, Paris, 1945.

<sup>3</sup> A. Camus, *Lettres à un ami allemand*, Éditions Gallimard, Paris, (1943-1944) 1948.

vivaient rendait toute opposition impossible<sup>4</sup>. Lorsqu'il les interrogea, les Allemands démontrèrent qu'ils étaient parfaitement conscients de la différence entre le bien et le mal et qu'ils connaissaient l'étendue des crimes nazis. Selon l'auteur, ils auraient voulu se révolter mais la terreur dans laquelle ils vivaient les en avait empêchés. Cette explication demeura d'ailleurs très populaire chez les auteurs américains jusque dans les années quatre-vingt. Bien que cet ouvrage n'ait pratiquement pas été cité par les historiens de l'époque, il a tout de même fait la preuve que les Allemands connaissaient l'existence des camps de concentration de même que le sort qui y était réservé aux Juifs, aux Slaves, aux Tsiganes et à quiconque y entraient. Ainsi, les Allemands ne furent pas crus par les gens avisés lorsqu'ils tentèrent, dans les années d'immédiat après guerre, de convaincre le monde qu'ils ignoraient ce qui se passait à Auschwitz.

Alors que l'Allemagne redevenait plus rapidement que prévu indépendante et active au sein de la politique internationale, la préoccupation de savoir comment la nation allemande avait réagi et continuait de gérer son passé nazi demeurait bien vivante chez plusieurs journalistes, politicologues ou historiens américains, français et britanniques. À travers les nombreux courants historiographiques que nous avons retracés, des arguments explicatifs « de base » se sont répétés depuis la fin de la guerre, tels la critique de l'impénitence allemande de la part des auteurs français, la crainte du retour du nazisme en Allemagne de la part des Britanniques et le recours à la thèse du totalitarisme comme schéma d'explication chez les Américains. Cependant, la manière dont les auteurs ont abordé et traité cette question a évolué selon les époques et le contexte international. En

---

<sup>4</sup> S.K. Padover, *Experiment in Germany, the Story of an American Intelligence Officer*, New York, 1946.



fait, du statut d'ennemi commun, l'Allemagne est devenue, par le biais de l'analyse de sa relation avec son passé nazi, un outil de communication de ses partenaires occidentaux. En effet, à travers leurs analyses du sujet, les auteurs se sont impliqués dans des débats et ont formulé leurs réflexions selon des visions qui se retrouvaient plus particulièrement en France, en Grande-Bretagne ou aux États-Unis.

En relisant les interprétations des auteurs occidentaux dans cette perspective, c'est-à-dire en observant de quelles manières les facteurs explicatifs ont varié dans le temps et selon le pays d'origine de leurs auteurs, des « écoles » précises se dessinent et il devient évident que les commentaires faits sur les Allemands et sur leur façon de vivre leur passé nazi se sont construits sur des axes prévisibles, considérablement forgés selon le contexte international. À travers leur analyse de l'évolution de l'identité nationale allemande par rapport au nazisme, les auteurs ont donné leur opinion sur la manière dont il fallait traiter l'Allemagne. Nous avons retracé plusieurs facteurs « récurrents » dans les explications données par les auteurs de 1945 à nos jours. La guerre froide a longtemps orienté le débat, de même que la thèse du totalitarisme, à laquelle les auteurs américains avaient souvent recours, parfois au grand dam des auteurs français et britanniques. De plus, l'avis des auteurs à propos de la place que devait occuper l'Allemagne dans le monde de même que leur opinion sur le rôle accru joué par les États-Unis dans l'organisation de l'Europe ont influencé leur manière de traiter le sujet.

Afin d'étudier cette réalité, nous avons procédé à l'analyse puis à la comparaison de nombreuses interprétations formulées à diverses époques par des auteurs occidentaux s'étant intéressés à la manière dont les Allemands vivaient leur passé nazi. Les articles ainsi que les ouvrages nous ayant semblé être les plus pertinents et qui ont été rédigés à propos d'événements survenus en Allemagne au cours de quatre périodes très importantes pour l'évolution de l'identité nationale allemande nous ont servi de bases de données. Nous les avons recueillis dans des revues soigneusement choisies. Nous en avons consulté plusieurs et en avons retenu une trentaine qui refermaient des analyses structurées et représentatives des appréciations que les auteurs ont faites des événements considérés. Évidemment, pour faire une sélection d'articles appropriés à notre recherche, il nous a fallu en lire, pour chaque période traitée, plusieurs dizaines issus de revues aussi nombreuses que diversifiées et ce afin d'être en mesure d'établir avec justesse, à l'aide de grilles d'analyse précises, quelles idées et quels concepts se retrouvaient le plus souvent dans les analyses d'auteurs de tel ou tel pays à telle ou telle époque. Notre plus grand souci était de s'assurer de la représentativité de notre base de données, c'est pourquoi nous avons également jugé opportun de consulter à nouveau des revues-clés dont la constance et le sérieux éditorial nous assuraient de ne pas nous laisser influencer par les très nombreux dérapages pamphlétaires ayant entouré le sujet.

Dans le premier chapitre de ce mémoire, nous nous pencherons sur la période de 1948 à 1955. C'est fort probablement au cours de ces années que le statut de l'Allemagne fédérale au sein du monde occidental s'est dessiné. Principalement liée aux

États-Unis, qui parurent être son défenseur le plus sûr devant la crise de Berlin et qui apportèrent le support du plan Marshall, la population allemande, dont l'attitude était confortée par la thèse du totalitarisme, a semblé se réfugier dans l'oubli collectif des crimes nazis. Plusieurs auteurs ont soutenu que les Allemands avaient ignoré l'existence des camps de concentration jusqu'à la fin de la guerre, alors que Padover avait clairement démontré le contraire dès 1944. Ce silence des Allemands face au génocide fut interprété de diverses manières par les auteurs américains, français et britanniques. Du côté américain, la tendance historiographique dominante fut d'imposer la thèse du totalitarisme comme explication, ce qui, d'une part, ménageait l'Allemagne qu'on voulait comme allié face à l'URSS et d'autre part servait de propagande contre le régime soviétique. Les Britanniques et surtout les Français, dont plusieurs furent indignés de ne plus avoir le poids diplomatique de grandes puissances, étaient généralement d'avis que les États-Unis s'imposaient de plus en plus dans les affaires de l'Europe et que leur façon de traiter l'Allemagne, c'est-à-dire en tant qu'allié face à l'URSS, leur faisait courir le danger de devenir le champ de bataille du prochain conflit mondial. Ayant beaucoup souffert de la guerre, les Français, et dans une moindre mesure les Britanniques, en voulaient aux Allemands de ne pas se repentir des crimes commis par les nazis et craignaient que ce comportement ne fût un indice du retour de la droite en Allemagne. Ces sentiments se sont reflétés dans les écrits des auteurs de ces deux pays.

Le second chapitre portera sur l'année 1968, année inscrite dans un courant mondial de remise en question des valeurs sociales et durant laquelle l'Occident fut

témoin de nombreux mouvements étudiants. Les étudiants allemands ne firent pas exception à la règle et défilèrent dans les rues en scandant des slogans pacifistes. Une des critiques qu'ils adressèrent à leurs parents fut d'avoir participé au génocide, du moins par leur inertie. S'ensuivit un dialogue de sourds entre deux générations qui tentaient de se justifier aux yeux de l'autre et à ceux du monde entier.

Les auteurs occidentaux n'interprétèrent pas tous ce questionnement sur l'identité nationale allemande de la même manière. Fidèles à la théorie du totalitarisme et à leur volonté de ménager leur allié allemand, les quelques auteurs américains qui rapportèrent les événements ayant eu lieu cette année là en Allemagne ne firent généralement pas mention de la critique que les étudiants adressaient à leurs aînés. Dans l'ensemble, ils insistèrent plutôt sur l'aspect violent et gauchisant de ces manifestations. À l'inverse, les courants dominants en Grande-Bretagne et en France ont démontré que de nombreux auteurs se servirent de la critique formulée par les étudiants pour revenir sur les horreurs perpétrées par les nazis. Ils insistèrent de nouveau sur l'impénitence des Allemands et leur inaptitude à se gouverner. Ces auteurs étaient encore très préoccupés par l'éventuel retour de la droite en Allemagne et utilisèrent ce questionnement national pour critiquer l'hégémonie américaine en Europe.

Nous traiterons ensuite du débat qui secoua l'Allemagne dès l'été 1986 : *l'historikerstreit*. Ce débat, portant sur la nature du génocide, prit naissance en

Allemagne mais déborda bien vite de ses frontières. Des historiens et journalistes français, britanniques et américains y prirent rapidement part. Faisant bien plus que commenter le débat, plusieurs d'entre eux ne résistèrent pas à la tentation de participer aux échanges parfois mouvementés qui caractérisèrent « la querelle des historiens allemands ». Les auteurs occidentaux se servirent du débat et de la réaction qu'il suscita au sein de la population allemande pour exposer leurs points de vue sur le rôle « dangereusement » grandissant de l'Allemagne dans la politique internationale. Plus que jamais, les textes des auteurs britanniques et français se distinguaient de ceux des Américains par la crainte évidente d'un retour de la droite et même du nazisme en Allemagne.

Le dernier chapitre sera consacré à ce qui est maintenant connu comme étant le phénomène « Goldhagen ». Le jeune politicologue américain auteur du livre *Hitler's Willing Executioners. Ordinary Germans and the Holocaust* a eu un succès phénoménal auprès de la population allemande en 1996, bien qu'il ait été sévèrement critiqué par les historiens allemands et étrangers. Néanmoins, comme ce livre replongeait les Allemands dans un questionnement sur leur identité nationale, l'effet qu'il provoqua chez eux piqua la curiosité des auteurs occidentaux. Certains attribuèrent ce succès à la considérable campagne médiatique ayant entouré la parution du livre, aux efforts déployés par les historiens pour en faire la critique ou au système explicatif simple et monocausal de

l'holocauste proposé par Goldhagen<sup>5</sup>. Comme ce fut le cas durant les autres périodes traitées, le contexte international eut un grand rôle à jouer dans l'interprétation qu'ont faite les auteurs de la réaction des Allemands à l'endroit du *best-seller*.

Depuis quelques années, des historiens, tels que Joffe ou Finkelstein, se sont intéressés à la façon dont les auteurs étrangers ont jugé la relation des Allemands avec leur passé nazi. Le sujet n'est toujours qu'à peine exploré. Certes des historiens se sont penchés sur les interprétations formulées par des collègues à propos de la période nazie, mais en ne traitant généralement que d'un ou de quelques auteurs et en n'étudiant habituellement qu'une courte période. Il y a cependant quelques ouvrages et articles dont les problématiques se rapprochent de la nôtre. Par exemple, dans le livre *La question nazie. Les interprétations du national-socialisme de 1922 à 1977*, Pierre Ayçoberry a dressé un bon tableau des interprétations émises au sujet du phénomène nazi. L'auteur a expliqué pourquoi le nazisme s'est vu attribuer différentes causes depuis les années vingt. Bien que ce ne soit pas le sujet principal de l'ouvrage, l'analyse portant sur les courants de pensée ayant entouré les explications du phénomène nazi nous a permis de faire des extrapolations et d'identifier certains des facteurs justifiant la position des auteurs quant à l'explication de la relation entre les Allemands et leur passé nazi.

---

<sup>5</sup> Les lecteurs remarqueront sans doute que, dans les citations, le mot « holocauste » est parfois écrit avec une majuscule. Ce n'est dû à un manque de rigueur de notre part mais bien au fait que certains historiens l'écrivent de cette manière.

Le remarquable ouvrage de Ian Kershaw *Qu'est ce que le nazisme? Problèmes et perspectives d'interprétation* se situe dans la même lignée, c'est-à-dire qu'il résume et situe les différentes présentations du nazisme et s'avance davantage dans l'interprétation des ces explications. Il fait également état des nombreux débats que cette question a suscités depuis la fin de la guerre. Sans traiter directement de notre sujet, cet auteur décrit très bien le contexte intellectuel qui a entouré la rédaction des ouvrages de plusieurs historiens, philosophes et sociologues, ce qui a également contribué à expliquer en partie leur manière de caractériser les Allemands face à leur passé nazi.

Dans le cadre d'un numéro de la *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* portant sur l'historiographie et l'Allemagne nazie, Michel Fabréguet a publié un article sur l'historiographie britannique et l'Allemagne national-socialiste. Certains des facteurs qu'il a dégagés se retrouvent également dans l'explication qu'ont donnée les auteurs britanniques des rapports que les Allemands ont entretenus avec leur passé nazi. Édouard Husson a de même publié un article pertinent sur le changement des paradigmes dans l'historiographie portant sur l'Allemagne nazie. Dans cet article, Husson a insisté sur le fait que les explications relatives au national-socialisme ne seront probablement jamais définitives et que l'objet d'étude change à mesure que le temps avance.

Donc, à l'exception de quelques lignes dans des articles, principalement d'auteurs français, les historiens occidentaux n'ont pas vraiment exploré cette dimension de la

recherche sur l'histoire de l'Allemagne et son passé nazi. Cependant, il est important de procéder à ce genre d'analyse. En effet, dans bien des cas, malgré toutes les précautions d'objectivité prises par les historiens et les journalistes, le deuxième niveau de lecture camouflé dans les textes (nous entendons par-là les indices permettant de déceler la position subjective d'un auteur relativement à une question connexe du sujet traité) est plus pertinent que le premier (c'est à dire les informations se rattachant directement au sujet discuté). L'analyse d'un texte portant sur une question historique ou sociologique peut donc nous en apprendre davantage sur le contexte de sa rédaction et sur les motivations de son auteur que sur la question elle-même.

Il est finalement important de spécifier que le but de notre démarche n'est ni de faire un procès d'intention aux auteurs occidentaux, ni de procéder à une énumération exhaustive des articles ayant traité des Allemands et de leur passé nazi. Nous souhaitons au contraire présenter les aspects représentatifs des courants les plus marquants relatifs à cette question.



## Chapitre 1

### La période de 1948 à 1955

Le bouleversement moral qu'avaient suscité la découverte et la présentation au monde des camps de concentration, des fours crématoires et des fosses communes a bien vite cédé la place aux problèmes immédiats auxquels les Alliés devaient faire face dans l'administration de l'Allemagne vaincue. Des divergences d'opinions entre Soviétiques et Occidentaux ne tardèrent pas à apparaître et le « coup de Prague » puis le blocus de Berlin donnèrent l'heure juste quant aux relations américano-soviétiques. Dans le contexte de la guerre froide, les États-Unis s'imposèrent de plus en plus dans les affaires économiques et politiques de l'Europe.

Défaite, l'Allemagne était aux prises avec de graves problèmes de nourriture et de logement, sans compter que la division de son territoire entraîna le déplacement de millions de réfugiés fuyant le territoire confié aux Soviétiques. En juin 1948, la conférence de Londres donna lieu à la réunification des trois zones occidentales, et ce malgré les réticences françaises. Un État de type fédéral fut ainsi formé et, en septembre 1949, Konrad Adenauer fut le premier chancelier de la République fédérale allemande, dont l'économie se remettait de la guerre à une vitesse inattendue. De 1949 à 1954, le régime d'occupation de la RFA disparut progressivement et la question du rôle qu'elle devait jouer au plan international en vint rapidement à se poser. Ce contexte orienta la

façon dont les auteurs britanniques, français et américains interprétèrent la réaction des Allemands face à leur passé nazi.

Certes, plusieurs articles publiés durant cette période étaient manifestement inspirés par la hargne et le désespoir qu'avaient occasionné plusieurs années de guerre et la découverte horrible des camps nazis. Plusieurs auteurs ont donc adopté une opinion très arrêtée et souvent marginale quant aux sentiments qu'éprouvaient les Allemands face à leur passé nazi. Étant donné que le but de notre recherche est de présenter les points représentatifs des principaux courants d'explication de cette question, nous n'avons pas jugé opportun de tenir compte des articles ayant présenté des positions extrêmes et trop hétérodoxes. Pour illustrer notre propos, nous avons plutôt sélectionné des articles qui présentaient les idées caractéristiques des courants de pensée américains, britanniques et français qui concernaient la question du passé nazi des Allemands.

## **1.1 Le contexte de la guerre froide**

### **1.1.1 La thèse du totalitarisme**

Née dans les années vingt, la thèse du totalitarisme est devenue la thèse dominante pour expliquer le nazisme au début des années cinquante<sup>6</sup>. Comme l'a expliqué Pierre Ayçoberry, cette thèse, en établissant un parallèle entre le nazisme et le

---

<sup>6</sup> I. Kershaw, *Qu'est-ce que le nazisme? Problèmes et perspectives d'interprétation.*, éd. Gallimard, Paris, 1997 (1985), p. 59.

communisme, est rapidement devenue, après la crise de Berlin, une « arme de la guerre froide »<sup>7</sup>. En plus de faire du communisme un système totalitaire au même titre que le nazisme, avec tous les crimes que ce type de système peut impliquer, la thèse du totalitarisme a contribué à récupérer l'appui des Allemands face à l'ennemi soviétique. Durant le blocus de Berlin et lors de la formation en 1949 des deux États allemands, l'Allemagne est devenue l'un des principaux enjeux des rapports entre Occidentaux et Soviétiques. Interpréter de façon déculpabilisante son passé nazi de même que sa réaction face à ce dernier était un moyen de s'assurer de son support. Ainsi, du côté soviétique, l'action du grand capital devint la cause du nazisme et du côté occidental, surtout aux États-Unis, on s'entendit généralement sur le fait que le peuple allemand s'était retrouvé impuissant devant un système totalitaire<sup>8</sup>.

Comme Hannah Arendt a popularisé l'idée que la nature d'un système totalitaire est telle que la population n'a aucun moyen de contrer son autorité, la thèse du totalitarisme a donc été, jusqu'à un certain point, déculpabilisante pour le peuple allemand :

« La terreur extraordinairement sanglante qui marque la première étape de la domination totalitaire sert bien entendu l'unique dessein de défaire l'adversaire et de rendre toute opposition impossible à l'avenir; mais la terreur totale ne se déclenche qu'une fois la première étape franchie, lorsque le régime n'a plus rien à craindre de l'opposition.<sup>9</sup> »

---

<sup>7</sup> P. Ayçoberry, *La question nazie. Les interprétations du national-socialisme 1922-1975.*, Éditions du Seuil, Paris, 1979, p. 174.

<sup>8</sup> P. Ayçoberry, *La question nazie...*, p. 171.

<sup>9</sup> H. Arendt, *Le système totalitaire*, Éditions du Seuil, Paris, 1972 (1958) p. 175.

De plus, cette thèse soutenait que les Allemands avaient été « dénaturés » par la « production massive de cadavres ». La notion de meurtre aurait donc perdu sa signification, puisque cet acte était généralisé<sup>10</sup>.

En outre, dans cette théorie où le poids de la faute du nazisme incombait majoritairement aux hauts-gradés du système, le peuple est dépeint au mieux comme impuissant, au pire comme indifférent. Donc, soucieux d'avoir l'appui du peuple allemand, des auteurs français et britanniques de même que la majorité des auteurs américains, se rallièrent à cette théorie et évitèrent de mentionner le rôle joué par le peuple dans l'avènement du nazisme et la conduite du génocide.

En poussant la théorie à l'extrême, c'est-à-dire en prenant pour acquis que la population avait été la proie d'un régime autoritaire dirigé par une poignée de fanatiques et un dictateur, l'entreprise américaine de dénazification perdait tout son sens, puisque le peuple allemand, bien qu'ayant été victime d'une propagande organisée et efficace, n'avait théoriquement jamais été véritablement nazi. En effet, selon l'historiographie américaine dominante, les Allemands n'avaient pas été les complices des nazis mais avaient été manipulés par eux. Ainsi, les tribunaux et les enquêtes menées par les autorités alliées devenaient injustes.

---

<sup>10</sup> P. Ayçoberry, *La question nazie...*, p. 179. Toutefois, ce dernier point fut abondamment critiqué. Plusieurs auteurs ont affirmé qu'un tel processus ne pouvait pas dénaturer les gens au point de rendre le meurtre acceptable.

« The first excessive zeal for justice (or vengeance) which swept into the Allied denazification let millions of Germans, whose chief crime was their weakness and timidity in not attempting the almost impossible task of opposing Nazi crimes, has been relaxed.<sup>11</sup> »

Les auteurs américains, sous l'influence de la thèse du totalitarisme, considéraient donc que les Allemands avaient raison de vouloir passer à autre chose, d'oublier l'épisode nazi et de se concentrer sur la reconstruction de leur pays. Pour noircir davantage le totalitarisme, certains d'entre eux ont tenté de démontrer que personne n'était à l'abri de la propagande totalitaire et que cette dernière pouvait rendre les gens inconditionnellement obéissants, que ce soit envers un gouvernement d'extrême droite ou d'extrême gauche.

« The new force was recruited largely from returned German prisoners who had been indoctrinated in the Soviet Union and it included many former Nazi SS ruffians. Though nominally a police force for preserving order, it had much the same purpose as the Russian secret police, with the right to arrest anyone charged with "Fascist", i.e., anti-Communist, sentiments or activities.<sup>12</sup> »

Le dessein de ce genre de remarque était certainement de souligner qu'un système totalitaire de gauche, en l'occurrence le système soviétique, était aussi dangereux qu'un système de droite. En plus de servir aux auteurs américains d'arme idéologique contre le communisme, la thèse de H. Arendt donnait une excuse toute prête à ceux qui ressentaient le besoin d'expliquer la difficulté que les autorités américaines avaient à imposer leur administration en Allemagne. « Many Germans are still very suspicious of

---

<sup>11</sup> S.B. Fay, « What Future for Germany? » *Current History*, vol 15, décembre 1948, p. 323.

<sup>12</sup> S.B. Fay, « What Future... », p. 326. "the new force" faisait référence aux policiers employés en RFA par les dirigeants soviétiques.

American attitudes and methods; the poisonous propaganda of Dr. Goebbels has left some doubts which no reeducation could completely eradicate.<sup>13</sup>». Il est pertinent de noter le fait que l'auteur de ces lignes était natif de Berlin. Professeur d'histoire, il a émigré aux États-Unis en 1935 et semble avoir idéologiquement assimilé les valeurs américaines. Dans le même ordre d'idées, les Américains expliquaient avec la même théorie les plaintes allemandes face à l'occupation. « The people had been so thoroughly intimidated by the police under Hitler that it was doubtful whether, even under favorable conditions, they would report abuses.<sup>14</sup>».

Du côté britannique, l'utilisation de la thèse du totalitarisme pour expliquer le nazisme et la façon dont les Allemands vivaient ce passé était plus discrète. Néanmoins, quelques ouvrages importants, dont ceux d'Allan Bullock, présentaient une thèse hitlérocentrique très affirmée<sup>15</sup>. Les auteurs britanniques étaient généralement d'accord avec l'hypothèse hitlérocentrique stipulant que l'Allemagne nazie avait été l'oeuvre d'un puissant dictateur et que le peuple n'avait pas su comment réagir face à une telle autorité. Cependant, là s'arrêtait leur utilisation de la thèse du totalitarisme. Les Allemands n'en étaient pas pour autant excusés des crimes commis par les nazis.

---

<sup>13</sup> F.E. Hirsch, « Growing German Pacifism » *Current History*, février 1951, p. 78.

<sup>14</sup> B.M. Rich, « Civil Liberties in Germany » *Political Science Quarterly*, no 1, 1950, p. 73.

<sup>15</sup> M. Fabréguet, « L'historiographie britannique et l'Allemagne national-socialiste » *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande*, tome 32, no3, juillet-septembre 2000, p. 485.

Dans l'ensemble, les auteurs français, ayant souvent été éprouvés par l'occupation, présentaient une toute autre interprétation du régime nazi. En effet, selon le courant historiographique français le plus représentatif de cette époque, tous les Allemands auraient été des partisans du nazisme. Chez eux, la violence et la cruauté auraient été congénitales et l'oubli qu'ils manifestaient à l'égard de leur passé nazi n'était qu'un signe de leur culpabilité et du danger qu'ils représentaient toujours. Plusieurs allèrent jusqu'à soutenir que les Allemands auraient été fiers et satisfaits du régime nazi et des atrocités commises par ce dernier.

« Le mal résidait aussi dans le caractère allemand lui-même, "fait d'un étrange chaos d'orgueil et de soumission, de rêve nébuleux et de réalisme implacable, de sentimentalité et de violence".<sup>16</sup> »

Avec une opinion semblable de leurs voisins, il est compréhensible que les auteurs français ne se réjouissaient guère de leur situation géographique et du fait que le statut acquis par l'Allemagne en 1949 laissait présumer le rétablissement inévitable des rapports politiques avec elle.

« Certes, il faut de tout cœur souhaiter que les échanges culturels entre Français et Allemands soient aussi nombreux que possible, mais de là à croire que nous réussirons à faire des Allemands des êtres raisonnables et pleins de mesure, à abolir la violence de leurs ressentiments et de leurs instincts, ceci serait aussi vain qu'espérer abolir chez les Anglais le goût de l'empirisme, chez les Espagnols le sens de l'honneur ou chez nous-mêmes le goût du rationnel!<sup>17</sup> »

---

<sup>16</sup> M. Hillel, *L'occupation française en Allemagne, 1945-1949*, éd. Balland, France, 1983, p. 296, citant un texte de E. Vermeil, *L'éducation nationale*, no 1, 1er janvier 1948.

<sup>17</sup> B. Lavergne, « Les avatars du Plan Schuman. Les données constantes du problème européen et la Fédération Atlantique. Le réarmement allemand. » *L'Année politique et économique*, septembre-décembre 1950, p. 548.

Cette citation n'est qu'un des multiples exemples qui illustrent clairement que, d'après le courant historiographique français le plus représentatif, le mal faisait partie de l'Allemand. Un texte publié en 1955, portant sur les mémoires d'une jeune Française prisonnière dans un camp de travail nazi (expérience vécue par plus de Français que de Britanniques et d'Américains), démontre de manière évidente que le souvenir français du nazisme allemand était loin d'être effacé. Les Allemands et les Allemandes y étaient présentés comme des êtres sans aucune compassion, cruels et violents. En relatant des souvenirs qui mettaient en scène une gardienne de camp allemande en train de battre une Française sans raison, l'auteur a rapporté les paroles de la jeune prisonnière qui criait «*Das ist deutsche Kultur* » en recevant les coups<sup>18</sup>. Ce texte qui dévoilait la rancœur toujours présente chez plusieurs Français est très intéressant mais la notice qui l'accompagnait l'est davantage. En effet, Bernard Lavergne, auteur français prolifique, résolument anti-allemand et dont l'écriture était plutôt représentative de l'école française, a noté au bas de la page :

« On n'a pas oublié l'émouvant récit que Mlle Simone Lahaye a fait dans le fascicule no 115-116 de cette Revue, des souffrances que les « déportées » ont subies au camp de Ravensbruck. Le récit suivant qui a pour titre : « Un acte d'Homme Libre » atteint peut-être à un plus grand degré encore d'horreur et d'inhumanité. Au moment où certains de nos compatriotes se font bien des illusions sur le compte des gouvernants allemands, cette description d'un réalisme si poignant n'est pas inopportune.<sup>19</sup> »

Les compatriotes dont parlait Lavergne se sont très rarement manifestés dans la littérature. En fait, il semble qu'il faisait surtout référence aux membres du

<sup>18</sup> S. Lahaye, « Visions d'un camp de concentration. Un acte d'Homme Libre. » *L'Année politique et économique*, janvier-mars 1955, p. 82.

<sup>19</sup> B. Lavergne, note au texte de S. Lahaye, « Vision d'un camp... », p. 76.



gouvernement français qui étaient prêts à entretenir avec la RFA des relations diplomatiques et économiques relativement normales.

### **1.1.2 La RFA dans le camp des Occidentaux dans la lutte au communisme**

Comme les tensions entre les Occidentaux et les Soviétiques ne cessaient de croître, l'Allemagne se présentait dorénavant comme une alliée potentielle face au communisme. Dès 1948, une forte majorité des auteurs américains dont nous avons lu les essais estimaient que la RFA devait être une « associée idéologique » face au péril soviétique. Selon eux, les Allemands avaient eu parfaitement raison de réagir comme ils l'avaient fait face à leur passé nazi. En effet, se concentrer sur l'objectif collectif, sortir du mu marasme des années zéro, passer-dessus la guerre et ne plus penser aux atrocités commises par les nazis a certes aidé les Allemands de l'Ouest à rebâtir leur pays et à améliorer leur condition socio-économique. Selon ces auteurs, la vitesse à laquelle les Allemands se remettaient des années de guerre et de la défaite devait démontrer la supériorité des systèmes économiques et politiques des Occidentaux et ainsi amener les habitants de la RDA à envier leurs voisins de l'Ouest.

« But the Western Germany is advancing in prosperity and plans of democratic self-government, and becoming increasingly the kind of place in which millions of Germans in the Russian zone would like to live. <sup>20</sup>»

---

<sup>20</sup> S.D. Fay, « What Future for Germany? », p. 328.

De l'appui idéologique d'abord proposé par les auteurs américains, on en est venu à repenser le statut militaire de la RFA. Avec la guerre de Corée, qui remettait les pendules à l'heure glaciale de la guerre froide, les Américains, n'ayant plus le monopole du nucléaire, se mirent à penser qu'il était temps de pouvoir compter sur un support militaire de la part de l'Allemagne : « Events moved rapidly, hurried onward by the changing fortunes of war in far-off Korea. Washington pressed for effective action to bring Germany into the defence forces of the West. <sup>21</sup>» Donc, devant l'urgence de la situation, il est probable que les auteurs américains adoptèrent la position de leur gouvernement. Plusieurs passèrent donc l'éponge sur l'épisode de la Seconde Guerre mondiale et insistèrent notamment auprès des Britanniques et des Français pour donner à la RFA la possibilité de se réarmer. La manière allemande de vivre le passé nazi, c'est-à-dire en l'oubliant, allait de pair avec les visées américaines.

Sans se montrer systématiquement opposés au réarmement allemand, les auteurs britanniques présentèrent fréquemment cette éventualité en insistant sur le fait qu'elle servirait exclusivement aux Américains et à leur quête de puissance.

« The question of Germany's reunification has forced itself upon the world as a result of the decision to rearm the Western part of Germany. This decision was reached when the USA looked around for allies who, in the face of the threat from Russia, could in the future take over the role of arsenal and ally on America's behalf of Europe in the First World War and in the early years of the second. The USA realized that her power could not develop without such alliances and without bases all over the world. <sup>22</sup>»

---

<sup>21</sup> C.C. Walton, « Background for the European Defense Community » *Political Science Quarterly*, vol 68, 1953, p. 52.

<sup>22</sup> A.A., « Germany and the World Peace » *The World Today*, vol 9, 1953, p. 155.

Soutenant encore en majorité la politique américaine, les auteurs britanniques traitèrent du réarmement allemand sans faire véritablement allusion au passé nazi de la RFA. Il serait néanmoins sans doute faux de croire qu'ils approuvaient la manière dont les Allemands géraient cette situation. Étant généralement partisans de la formation d'une « armée européenne », ils jugèrent peut-être que le moment était tout simplement mal choisi pour exprimer leur véritable opinion sur la question allemande; opinion qui ne tarda d'ailleurs pas à se faire connaître.

Comme nous le verrons sous peu, la question du réarmement allemand secoua fortement la presse française. Cependant, les auteurs de ce pays ne présentèrent que très rarement la RFA comme une potentielle alliée contre l'Union soviétique. Étant donné la principale façon de juger la relation entre la population allemande et son passé nazi, les auteurs français semblaient incapables de concevoir que l'ennemi d'hier puisse servir de rempart contre la menace communiste.

## **1.2 Règlement des comptes entre Occidentaux**

### **1.2.1 Le trop grand rôle des États-Unis**

Très tôt après la fin de la guerre, les autorités politiques britanniques et américaines, contrairement aux autorités françaises, se mirent d'accord sur le fait que l'Allemagne devait se relever économiquement le plus rapidement possible, carcar l'assistance (1.Ufinancière dont avait besoin la population de leur zone d'occupation

respective était un lourd fardeau pour les vainqueurs. De plus, le désespoir et la famine des Allemands de l'Ouest auraient pu servir la cause communiste en suscitant une révolte. Néanmoins, cet accord sur la marche à suivre dans la réorganisation de l'Allemagne laissa rapidement place à des réserves du côté anglais. À travers leurs commentaires sur l'administration allemande du passé nazi, la majorité des auteurs français et britanniques laissèrent donc de plus en plus transparaître qu'ils trouvaient maladroite et envahissante l'implication américaine en Allemagne.

L'entreprise de dénazification et le jugement des criminels de guerre étaient deux points largement évoqués quand il était question des Allemands et de leur passé nazi. Lorsque ces tâches passèrent aux mains des Allemands, quelques auteurs britanniques annoncèrent que ces derniers ne seraient ni consciencieux ni efficaces dans la recherche et le châtement des exécutants des crimes nazis. L'un des arguments sur lequel ils appuyaient cette prédiction était que les Allemands suivraient l'exemple médiocre donné par les autorités américaines :

« Some criminals will escape, no doubt, when proceedings are stopped. Their number and their importance will probably be much smaller than the number of those who have successfully bamboozled the Allies, especially the Americans.<sup>23</sup> »

Bien que ce genre de commentaires fut fréquent, nous devons spécifier que la plupart des auteurs britanniques, peut-être par prudence, passèrent cette transition sous silence, comme s'il avait été trop tôt pour critiquer les Américains ou les Allemands. Contrairement aux Britanniques, les Français n'étaient pas prêts à voir resurgir une

---

<sup>23</sup> M.J. Bonn, « A Constitution for Germany » *The Contemporary Review*, novembre 1948, p. 274.

voisine riche et puissante. Substituant la terreur soviétique à la phobie de l'Allemagne, le gouvernement français dut toutefois s'aligner sur la politique des anglo-américains quant à la reconstruction de l'Allemagne. Néanmoins, la quasi-totalité des auteurs français ne semblèrent pas approuver ce choix et, dès 1953, à l'heure où la RFA s'était refaite une santé économique et obtenait de plus en plus de liberté politique, ils présentèrent les États-Unis comme les responsables du « malencontreux » redressement de l'Allemagne pour lui avoir « pardonné » trop rapidement son incartade nazie. Selon leurs écrits, les Américains, pour satisfaire leurs propres desseins, auraient volontairement encouragé la population allemande à « oublier » son passé nazi afin de pouvoir se concentrer sur la reconstruction du pays. Probablement pour noircir davantage l'entreprise américaine, quelques auteurs sont allés jusqu'à proposer que les États-Unis voulaient bernier les Allemands et entendaient se servir d'eux comme chair à canon dans l'éventualité d'un conflit avec l'URSS.

« Il demeure que, si ce redressement fut avant tout l'œuvre des Allemands, celui-ci dut sa rapidité, puis son véritable caractère à l'action américaine. Et celle-ci fut dictée par des mobiles dont l'étalage vaudra pour longtemps à ces bienfaiteurs inattendus le mépris certain de leurs obligés. Les Américains ont eu souci de se payer des fantassins comme au temps du "remplacement" ...<sup>24</sup>»

Bien qu'assez répandue dans la presse française, cette insinuation était toutefois moins fréquente que l'accusation portée envers les Américains de raviver, volontairement ou pas, les sentiments nationalistes en Allemagne. En faisant référence à une visite à Bonn du Secrétaire d'État américain aux affaires étrangères, M. Foster Dulles; visite au

---

<sup>24</sup> H. Laporte, « 1953, année de l'Europe allemande? » *L'Année politique et économique*, janvier-mars 1953, p. 136.

durant laquelle il avait été question de céder à l'Allemagne des provinces situées à l'est de l'Oder, un auteur écrivit que : « cela n'en équivaut pas moins à donner aux nationalistes allemands un chèque en blanc, et cela au moment même où Washington se propose de les réarmer...<sup>25</sup> ». Il se peut que les auteurs français aient souvent agité la menace d'un nationalisme allemand vainqueur de l'occupation alliée et de la dénazification pour justifier leur farouche opposition à une éventuelle rétrocession de certains territoires à l'Allemagne. Il est également probable que la véritable raison derrière cette opposition ait été plutôt le fait que les États-Unis avaient dérogé aux accords de Yalta, et cela sans consulter ni même informer le gouvernement français. Ces auteurs ont de plus en plus voulu montrer que les Américains avaient en quelque sorte trahi la France au profit de l'Allemagne. Avec un article intitulé « Révélations sensationnelles sur l'Allemagne d'Adenauer où, avec la complicité du chancelier, règnent à nouveau l'esprit hitlérien de revanche et la volonté de conquête de l'espace vital. », un groupe anonyme a voulu alarmer la population française en évoquant le retour du péril nazi. Néanmoins, il est possible que la critique des Allemands et de leur supposé retour au nazisme ait caché une contestation de l'attitude américaine vis-à-vis de la RFA.

« Derrière Adenauer, les États-Unis.- On cherche souvent à nous tranquilliser en disant qu'aucune nouvelle Allemagne ne pourra nous faire peur tant que les États-Unis et l'Angleterre nous soutiendront. Est-ce vrai?... Des faits concrets prouvent que les États-Unis, dans les questions décisives, seront à l'avenir du côté de l'Allemagne occidentale.<sup>26</sup> »

---

<sup>25</sup> G. Fraser, « La nouvelle politique américaine » *L'Année politique et économique*, janvier-mars 1953, p. 49.

<sup>26</sup> Article signé XXX, « Révélations sensationnelles sur l'Allemagne d'Adenauer où, avec la complicité du chancelier, règnent à nouveau l'esprit hitlérien de revanche et la volonté de conquête de l'espace vital. » *L'Année politique et économique*, janvier-février 1954, p. 140-141.

Dans un premier temps, les auteurs américains ont réagi en bloc à ce genre de critique et ont tenté de justifier la présence américaine en Allemagne de même que la politique qui y était mise en œuvre. Outre la nécessité d'avoir en Allemagne de l'Ouest une force américaine prête à intervenir dans l'éventualité d'un débordement de la zone soviétique, une façon de justifier la démarche américaine a été de soutenir que l'état de déséquilibre et de vulnérabilité dans lequel se trouvait la population allemande lui faisait apprécier la présence des Américains en RFA. Ainsi, tout comme l'ont fait une grande partie des auteurs britanniques et français, de nombreux essayistes américains se sont servis de la relation entre les Allemands et leur passé nazi pour soutenir leur propos. Ce passage l'illustre très bien : « They also fear that a withdrawal of the Allied armies of occupation might mean the onrush of the Communist flood and Soviet totalitarianism. <sup>27</sup> »

Il est intéressant de voir que l'ensemble des auteurs américains et français se sont servis de la même méthode pour illustrer des situations diamétralement différentes. Cependant, quelques années plus tard, la technique américaine changea radicalement et on joua plutôt la carte de la menace d'une révolte pour justifier la présence militaire américaine en RFA. En effet, les réfugiés allemands venus de l'est ont suscité beaucoup de mécontentement au sein de la population et ont donné plusieurs fois l'impression qu'ils représentaient un danger de révolte. Ce danger à lui seul pouvait servir de prétexte à l'occupation américaine, tel qu'un auteur, comme bien d'autres l'ont fait, tenta de l'illustrer dans ce passage.

« For clarity and balance it should be stated that Mr. John J. McCloy, High Commissioner for Germany, and all principal officers of his staff are fully informed regarding the situation herein

---

<sup>27</sup> S.B. Fay, « What Future for Germany... », p. 321-322.

portrayed and are taking such steps as lie within their powers and resources to prevent further radicalization of the expellees.<sup>28</sup>»

Tout en se servant de la menace d'une éventuelle révolte des réfugiés, très peu d'auteurs américains l'ont liée à un retour au nazisme. Ils ont plutôt insisté sur le fait que ces millions d'Allemands se plaignaient de la perte de leurs biens et de la précarité de leur situation et que la seule façon de les aider était de contribuer au redressement économique de l'Allemagne.

### 1.2.2 Les fiertés nationales

L'ordre international a changé avec la Deuxième Guerre mondiale. Beaucoup s'entendent pour dire qu'à partir de ce moment, les États-Unis et l'Union soviétique ont tenu les guides des relations internationales, au détriment de la France et de la Grande-Bretagne qui, du rang de grandes puissances, passèrent à celui de puissances secondaires. Des fiertés nationales en furent évidemment blessées et cela influença significativement la façon dont les auteurs ont jugé le redressement et le changement de statut du pays qu'ils jugeaient coupable de cette métamorphose.

Comme l'a fait remarquer Fabréguet, plusieurs sont d'avis que la Seconde Guerre mondiale a été la « dernière page glorieuse » de l'histoire britannique<sup>29</sup>. Néanmoins, ce pays a échappé à l'occupation étrangère de même qu'à la honte d'avoir collaboré avec

<sup>28</sup> H.M. Coverly, « Danger on the right in Germany » *Current History*, mars 1950, p. 143.

<sup>29</sup> M. Fabréguet, « L'historiographie britannique... », p. 483.



l'ennemi. Les Britanniques sont encore très fiers d'avoir opposé aux Allemands une farouche résistance. Leur poids décisionnel dans l'administration du pays vaincu n'a cependant pas duré et les autorités anglaises durent très vite s'effacer derrière les décisions américaines. Les auteurs britanniques se sont donc souvent servis de l'attitude allemande face au nazisme pour exprimer leur désarroi à l'endroit de la politique des États-Unis.

«Only an American "schoolmarm" of the "do-gooder" type could expect hundreds of thousands of fully impregnated Nazis to emerge as Simon-pure democrats from investigation camps and prison...<sup>30</sup>»

Cette caractéristique, soit le reflet dans l'écriture d'une blessure à la fierté nationale, était encore plus marquée du côté français. Tout en ayant été plus durement touchés par la guerre et alors que l'ombre de Vichy en tourmentait plusieurs, les Français n'avaient pas été conviés à la Conférence de Potsdam et se voyaient maintenant dans la quasi-obligation de collaborer avec leur ennemi de la veille, que beaucoup continuaient de voir comme étant très dangereux, chauvin et même nazi.

« On nous dit, en se référant au danger que représente l'Est que nous devons courir ce risque (remilitarisation allemande) . Mais, lorsque nous entendons ces arguments, nous nous rappelons qu'on disait la même chose il y a 15 ou 20 ans. De fait, le danger est venu d'Allemagne et non de Russie. L'histoire se répète. Où donc trouver l'issue? Nous ne devons plus accepter le fait qu'on nous ignore comme grande puissance. Nous devons faire en sorte que tous les pays respectent nos intérêts nationaux.<sup>31</sup>»

La majorité des auteurs français trouvèrent inacceptable que la France ait perdu son poids politique et que des questions importantes soient discutées, souvent même

<sup>30</sup> M.J. Bonn, « Report on Germany » *The Contemporary Review*, septembre 1951, p. 136-137.

<sup>31</sup> Article signé XXX, « Révélations sensationnelles... », p. 142.

réglées, sans qu'on l'ait consultée. Ils étaient d'autant plus choqués que la France semblait avoir perdu ce pouvoir au profit de l'Allemagne, comme l'illustre de manière éloquente ce passage : « Si un fait s'est dégagé avec netteté des débats de Londres, c'est bien l'importance qu'a prise l'opinion publique allemande dans la politique mondiale.<sup>32</sup> ». Le meilleur moyen de faire réagir les lecteurs à ce sujet était certes de leur présenter une Allemagne revancharde, toujours nazie, que son pouvoir politique au plan international rendait encore plus redoutable.

Se considérant comme les héros de la guerre et ayant depuis travaillé à faire de l'Allemagne une alliée contre le communisme, les Américains eurent une attitude tout à fait différente. Généralement, leurs auteurs prirent la défense de l'Allemagne face aux reproches que lui adressaient les auteurs d'autres pays. Plusieurs écrits laissent entendre que les Britanniques et les Français mettaient tout en œuvre pour restreindre le pouvoir politique de l'Allemagne et que leurs protestations face à la maigre influence qu'ils avaient sur la prise de décisions relativesm(05Uà la RFA n'avaient pour dessein que d'empêcher le redressement économique de cette dernière.

« The policy adopted in 1945 had two main objectives... to provide compensation for industrial equipment destroyed by the Nazi invasion and looting; and to reduce Germany's war potential. But when there is the justified suspicion that the British and French, under the cover of this dismantling theory, aim to wreck or prevent the rebuilding of German plants which have no connection with German war potential but which might be formidable competitors, there is a natural resentment and charge of Allies hypocrisy.<sup>33</sup> »

<sup>32</sup> E. Gabey, « Manœuvre et opinion en Allemagne », *Les Temps Modernes*, vol 3, 1948, p. 2065.

<sup>33</sup> S.B. Fay, « Germany, spring, 1949 », *Current History*, mai 1949, p. 264.

Presque tous fidèles à la théorie du totalitarisme, les auteurs américains ne firent qu'exceptionnellement mention du passé nazi de l'Allemagne ou de l'attitude qu'elle adoptait face à ce dernier. Ce silence est certes aussi révélateur que les accusations françaises ou que les doutes exprimés par les auteurs britanniques. Il semble faire la preuve que la priorité américaine reflétée dans les écrits de ses auteurs était le redressement de l'Allemagne et que ce redressement imposait l'oubli, du moins la mise de côté, du passé nazi des Allemands. Apparemment, cette considération était plus importante que le support de l'opinion britannique ou française.

### **1.3 Le dan er allemand.**

#### **1.3.1 Le réarmement de l'Allemagne et sa place dans le monde**

Comme nous l'avons déjà mentionné, très tôt après la guerre, les États-Unis adoptèrent une position spécifique par rapport à l'Allemagne : il fallait qu'elle se redresse le plus rapidement possible. Pour défendre leur position, les auteurs américains insistèrent d'abord sur le fait que le bon fonctionnement de l'Europe dépendait en grande partie de la stabilité et de la productivité économique de la RFA. Cet extrait en est un bon exemple. « In the discussions at Paris of the 16 European nations who joined the E.R.P. (Europe Recovery Program), it became clear to all that Germany recovery was essential to European Recovery.<sup>34</sup> ». Cependant, au fur et à mesure que les tensions se firent sentir dans ce monde bipolaire, la reconstruction économique de l'Allemagne ne

---

<sup>34</sup> S.B. Fay, « The German Balance Sheet » *Current History*, août 1948, p. 68.

sembla plus suffire pour le bon fonctionnement des affaires européennes. Selon les États-Unis, la RFA devait se réarmer au plus tôt afin d'être en mesure de se joindre au camp de l'Occident dans l'éventualité d'un conflit avec le bloc communiste.

En Grande-Bretagne, les avis étaient partagés. En effet, tout comme la majorité des auteurs américains, des auteurs britanniques voyaient le réarmement de l'Allemagne comme une nécessité : « Thus the Atlantic Community of the Second World War was revived, and in the course of its organization it was realized that Germany was a necessary link in the defensive forces of the free world.<sup>35</sup> ». Il faut dire que la guerre de Corée avait, depuis 1950, donné la preuve du danger potentiel que représentait un conflit avec l'URSS et qu'elle rendait plus urgent le réarmement de l'Allemagne de l'Ouest. Dans cette situation, d'après les auteurs américains et certains essayistes britanniques, le temps n'était plus à ressasser le passé ni à blâmer les Allemands pour avoir voulu oublier l'épisode nazi qu'ils avaient connu. Cependant, peut-être encore une fois par prudence ou par appréhension face à cette possibilité, d'autres Britanniques préférèrent passer la question du réarmement allemand sous silence.

Comme nous l'avons déjà souligné, les essayistes français ne présentaient pas du tout le réarmement allemand comme une éventualité souhaitable. Ils demeuraient plutôt craintifs envers l'Allemagne, comme Bernard Lavergne, dont les écrits étaient typiques

---

<sup>35</sup> Article signé seulement des initiales A.A, « Germany and World Peace » *The World Today*, vol. 9, 1953, p.155.

du courant dominant en France, l'illustra dans ce passage. : « Il est des peuples qui naissent intuitifs, tels les Français, les Italiens. Il en est d'autres qui naissent radicalement incompréhensifs, tels les Allemands. À cela il n'y a rien à faire sauf à prendre ses précautions quand la géographie vous a placé à côté d'eux!<sup>36</sup>» Convaincus que l'Allemagne avait des idées de revanche, son réarmement représentait pour ces auteurs une menace importante. Selon eux, une armée allemande était porteuse de trois périls directs pour la France. Plusieurs se servirent de leur conception de la relation entre les Allemands et leur passé pour en faire la démonstration, en insistant sur le fait qu'à leur avis, leurs voisins n'avaient pas renoncé au concept de l'espace vital :

« Premièrement, c'est la perte de sa position de puissance dirigeante en Europe Occidentale et de son plein gré l'abandon de ses positions en faveur d'une Allemagne qui rêve encore à l'hégémonie en Europe. Deuxièmement, c'est le danger d'être entraîné par l'Allemagne dans un conflit contre l'URSS. Troisièmement, c'est le danger de devenir de nouveau l'objet d'une agression de la part de l'Allemagne militariste et réarmée.<sup>37</sup> »

Dès le moment où il a été question de modifier le statut d'occupation de l'Allemagne, la majorité des auteurs français ont clairement expliqué que les Américains et les Britanniques ne pourraient pas compter sur une collaboration solide entre les Français et les Allemands. Un passage des écrits de Bernard Lavergne exprime, encore une fois, un thème dominant de l'école française

« Mais comment, cinq ans à peine après que la collaboration entre Français et Allemands était punie de mort, alors que le sang des martyrs de Châteaubriand et d'Oradour est à peine séché, un gouvernement français laisserait-il se perpétrer des actes de

---

<sup>36</sup> B. Lavergne, « Des perspectives de paix en Europe » *L'Année politique et économique*, août-octobre 1949, p. 11.

<sup>37</sup> Article signé par XXX, « Révélations sensationnelles... », p. 142.

collaboration bien plus intime que ceux qui ont valu à des Français collaborateurs la mort...?...Faisons ce que nous pouvons pour amoindrir en Europe nos divisions, mais n'ayons pas d'illusions, ce n'est pas cinq années après que les Hitlériens ont massacré, pillé asphyxié des dizaines de milliers de Français et de Françaises qu'il y a lieu de parler, entre Français et Allemands, d'épousailles!...Cela est absurde. <sup>38</sup>»

Le danger associé à l'Allemagne et à son réarmement était certes véritablement ressenti par les auteurs. Il est cependant fort probable que la référence aux faits « hitlériens » de même que le refus de collaborer avec la RFA et de voir cette dernière s'armer avaient pour réel objectif d'exprimer un désaccord avec la marche des opérations en Europe.

### **1.3.2 Un pays de nationalistes sans tradition démocratique**

Lorsqu'il fut question de faire renaître un gouvernement allemand, les auteurs français et britanniques se montrèrent très sceptiques quant à la capacité de l'Allemagne de se gouverner seule. Selon eux, le « caractère » allemand prendrait plus de temps à se corriger : « One can hardly believe that three years of Military Government have completely altered the German character. <sup>39</sup> ». Souvent convaincus qu'une fois « libres », les Allemands ne tarderaient pas à tomber une fois de plus sous l'emprise d'un dictateur belliqueux, les auteurs puisèrent dans le passé pour trouver des preuves à leurs

---

<sup>38</sup> B. Lavergne, « Les avatars du Plan Schuman... », p. 539 et 553.

<sup>39</sup> M.J. Bonn, « A Constitution for Germany », p. 271.

prémonitions. Selon eux, Bonn ne résisterait pas plus longtemps aux passions chauvines et cruelles que Weimar ne l'avait fait.

« But the Nazis started small, too. No two situations in history are, of course, entirely alike. But as the Bonn Republic has to deal with many of the same problems as the Weimar Republic, it is of interest to compare points of strength and weakness. The democratic parties are even less united today, unfortunately, than during the Weimar régime and they have made greater concessions to extremists, for instance in giving into nationalism.<sup>40</sup> »

Les auteurs ont fait des comparaisons avec le passé pour montrer que les Allemands n'avaient rien appris de la guerre et qu'ils ne s'étaient pas débarrassés de leur « nationalisme nazi » : « Les passions chauvines qui jaillissent actuellement dans la République Fédérale suscitent une comparaison entre les élections de 1953 et celles de mars 1933, lorsque Hitler est arrivé au pouvoir.<sup>41</sup> ». Beaucoup allèrent jusqu'à prétendre que les Allemands étaient « politiquement retardés » par rapport au reste de l'Occident puisque, selon eux, l'Allemand « même au XXe siècle, n'est pas devenu un citoyen. Il est demeuré ce qu'il était du temps de Frédéric II, un sujet taillable et corvéable au gré du pouvoir politique.<sup>42</sup> ». D'après les explications données par ces auteurs, ce manque de sens politique combiné au refus d'admettre le passé nazi faisaient en sorte qu'un gouvernement allemand sombrerait inévitablement dans la dictature et les actes d'hostilités.

« Car de Hitler à Adenauer, la structure de l'Allemagne n'a pas changé... Même structure sociale, même esprit d'expansion et d'impérialisme économique, même personnel politique d'ores et déjà installé au pouvoir! Comment après cela les peuples d'Europe,

<sup>40</sup> F. Eyck, « Neo-nazism in Western Germany » *The Contemporary Review*, novembre 1951.

<sup>41</sup> Article signé XXX, « Révélations sensationnelles... », p. 125.

<sup>42</sup> B. Lavergne, « Des perspectives de paix en Europe », p. 11.

en particulier le peuple français, croiraient-ils aux patenôtres de M. Adenauer? <sup>43</sup>»

Les auteurs américains exprimaient des opinions très différentes de celles des Britanniques et des Français au sujet de la tradition politique en Allemagne. Selon eux, les Allemands étaient tout à fait à l'aise avec la démocratie. Leur expérience totalitaire les avait seulement traumatisés et ils avaient besoin de retrouver la confiance qu'ils avaient jadis donnée au système démocratique. Très optimistes par rapport à la constitution de Bonn, beaucoup d'auteurs américains ont affirmé que les Allemands avaient bien appris du passé et qu'un retour à la dictature était exclu.

«More important is the construction of the federal government itself, were obviously German memories. Fears and hopes were chiefly instrumental in limiting the powers of parliament and in raising the independence of the chancellor and the cabinet. <sup>44</sup>»

Peut-être soucieux de se conformer à la politique extérieure américaine, les auteurs de ce pays présentaient donc les Allemands comme ayant été les victimes d'un système totalitaire et non les complices de Hitler et des nazis. Cet accroc à la tradition allemande ne devait en aucun cas être considéré comme représentatif de la culture politique de ce peuple.

---

<sup>43</sup> P. Grappini, « Les nazis à Bonn » *L'Années politique et économique*, janvier-mars 1955, p. 59-60.

<sup>44</sup> H. Holborn, « Achievements and prospects of german democracy » *Political Science Quarterly*, vol 70, 1955, p. 429.



### 1.3.3 l'impénitence

Après que les crimes commis par les nazis aient été connus de tous, le monde croyait que les Allemands seraient aux prises avec une énorme culpabilité. Cependant, la population allemande n'exprima rien de tel et ne répondit pas aux attentes de ses voisins. Ainsi, au tout début de la période étudiée, quelques auteurs américains exprimèrent timidement leur déception face à l'attitude allemande envers les crimes nazis, alors que bien d'autres n'en firent pas mention. « The attitude of Germans themselves was they were disappointed. After the strain of years of war climaxed by apathetic, sullen, resentful and uncooperative. Food and shelter was their chief thought.<sup>45</sup> » Comme le démontre bien cette citation, les Allemands étaient presque excusés d'avoir adopté cette attitude par les conditions pénibles dans lesquelles ils devaient vivre. Cependant, cette façon de réagir était vue autrement par les auteurs français, qui y voyaient une tactique réfléchie : la résistance passive.

« Mais l'instauration tacite d'une résistance passive unanimement pratiquée par toutes les autorités aboutit à paralyser les exigences des occupants puis à retourner la situation en faveur des occupés. En pratiquant cette seule résistance passive, les Allemands ont donné non seulement une preuve de courage collectif dans la défaite dont plusieurs pays, parmi lesquels la France, avaient donné l'exemple mais surtout une haute leçon d'un comportement politique inspiré du patriotisme le plus dur...<sup>46</sup> »

Ce genre de discours décrivait donc un peuple manipulateur qui ne considérait pas sa défaite comme définitive. Au début de la période étudiée, l'ensemble des auteurs britanniques ne voyaient pas l'impénitence allemande de cette façon. En fait, ces

<sup>45</sup> S.B. Fay, « The German Balance.. », p. 66.

<sup>46</sup> H. Laporte, « 1953, année de l'Europe... », p. 136.

derniers, en empruntant parfois des préceptes de la théorie du totalitarisme, étaient convaincus que les dommages causés par la propagande nazie étaient définitifs, que la pensée des Allemands était imprégnée de principes fascistes. Selon eux, les dommages irréversibles causés par le nazisme rendaient les regrets et la honte impossibles chez les Allemands adultes. « Any realistic evaluation of the German problem must take it for granted that nearly all thoroughly impregnated Nazis are incurable, and that the Third Reich will always be to them the golden age. <sup>47</sup> ». Beaucoup moins pessimistes que les auteurs français, les Britanniques croyaient que les jeunes Allemands, qui n'avaient pas été exposés à la propagande nazie mais tout en étant témoins des horreurs de la guerre et de la misère causée par la défaite, étaient tout à fait « immunisés » contre le nazisme<sup>48</sup>. Néanmoins, jusqu'en 1951, les auteurs britanniques tentèrent tout de même de trouver quelques explications logiques à la réaction allemande envers le passé nazi. Il est probable que ce type d'explication était lié à la collaboration américano-britannique dans l'administration de la RFA.

De nombreux essayistes britanniques changèrent leur fusil d'épaule lorsque les Américains se mirent à moins tenir compte des intérêts et de l'opinion des Britanniques dans l'administration de la RFA, comme ce fut notamment le cas dans la question de l'égalité des droits de l'Allemagne au sein de l'Alliance Atlantique<sup>49</sup>. Ainsi, à partir de la fin de l'année 1951, la façon d'interpréter le niveau de culpabilité allemand changea

---

<sup>47</sup> M.J. Bonn, « Report on Germany », p. 137.

<sup>48</sup> M.J. Bonn, « Report on Germany », p. 137.

<sup>49</sup> P. Guillen, *La question allemande, 1945 à nos jours*, Imprimerie Nationale Éditions, Paris, 1996, p. 42-43.

radicalement. On se mit à voir chez ce peuple une impénitence pure et dangereuse. « After all, there is a deep truth in the Christian teaching about sinners who repent. But many of the sinners have not repented. There is a great danger of unrepentant ex-Nazis having a disastrous effect on the future.<sup>50</sup> » Deux ans après avoir affirmé que les dommages causés par la propagande nazie étaient irréversibles mais non dangereux, un auteur changea de discours et affirma que : « A few, of course, may regret their folly act and repent. But as long as numerous, thoroughly impregnated Nazis are at large in the country, there will always be a potential danger.<sup>51</sup> ». L'opinion émise sur ce sujet par les auteurs britanniques ne tarda pas à se radicaliser. Ainsi, en faisant référence au projet allemand de verser des réparations à Israël, un auteur nota : « This note analyzed what was in fact one of the most heart-rending chapters in the history of humanity,... (it) demonstrated how the German people were continuing to enjoy the fruits of Nazi massacres...<sup>52</sup> »

Britanniques et Français semblèrent donc se mettre d'accord sur la façon de juger l'impénitence allemande face aux crimes nazis. L'idée maîtresse retrouvée dans pratiquement tous les textes concernant l'épisode nazi fut dorénavant que les Allemands auraient pensé que le plus grand crime des nazis n'était pas Auschwitz, mais d'avoir perdu la guerre. On en vint donc à se dire que la population allemande n'avait pas assez payé son crime et que plusieurs criminels étaient restés impunis. « It is an aggravation of

---

<sup>50</sup> F. Eyck, « Neo-nazism in Western Germany », p. 267.

<sup>51</sup> M.J. Bonn, « Potential Dangers in Germany », *The Contemporary Review*, mars 1953, p. 133.

<sup>52</sup> Article signé des initiales P. G., « German Reparations to Israel. The 1952 Treaty and its Effects », *The World Today*, vol 10, no 6, juin 1954, p. 260.

the discontents that many ex-nazis who were in Government service, including war criminals, are receiving full pensions. <sup>53</sup>» Les textes ironiques se multiplièrent pour faire la critique de l'impénitence allemande. On reprocha indirectement aux États-Unis et au gouvernement français de vouloir obliger les Français à coopérer avec un peuple cruel et sans regret.

« Quant aux atrocités sans nombre commises en France, en Hollande par l'occupant nazi et que les procès de Nuremberg ont douloureusement révélé au monde stupéfait, il n'en faut plus parler car il paraît que les Allemands et nous sommes maintenant à deux de jeu. <sup>54</sup>»

D'après l'ensemble des auteurs français, l'impénitence des Allemands allait de soi car la violence et la cruauté étaient, selon eux, dans la nature de ce peuple. Cependant, leur critique se radicalisa en même temps que celle des auteurs britanniques et, à partir de 1952, la dénonciation de l'impénitence des Allemands demeura une constante des interprétations françaises et britanniques de leur relation avec leur passé nazi.

#### 1.4 Perspectives

L'étude de cette première période démontre clairement que la façon de voir la réaction du peuple allemand face à son passé nazi variait énormément en fonction de la nationalité des auteurs et de la position occupée par leur pays dans la politique internationale. L'approche américaine dominante était clairement établie. Les auteurs

m(-U

<sup>53</sup> N. Bentwich, « Compensation for Nazi Victims », *The Contemporary Review*, juillet 1955, p. 90.

<sup>54</sup> B. Lavergne, « Des perspectives de paix... », p. 15.

utilisaient la théorie du totalitarisme pour faciliter l'oubli des crimes nazis et ce afin d'accélérer le redressement de l'Allemagne et son retour sur la scène internationale, cette fois-ci en tant qu'alliée contre le communisme. Suivant d'abord ce type de démarche, les auteurs britanniques adoptèrent une position ambivalente puis changèrent de cap et se rapprochèrent de la vision française. Selon eux, les Allemands ne regrettaient pas les crimes nazis et ne méritaient pas la confiance que les Américains leur donnaient, surtout en ce qui concernait l'armement. Ces lignes de pensées et ces axes d'interprétation furent également présents dans les commentaires ayant entouré le mouvement étudiant berlinois de 1968.

## Chapitre 2

### L'année 1968

Les années soixante furent le théâtre de nombreuses perturbations en Europe. Comme plusieurs pays occidentaux, l'Allemagne voyait s'agiter la toute jeune « classe moyenne », exaspérée par l'anticommunisme militant et déphasé des États-Unis, dont l'hégémonie pesait de plus en plus lourdement sur l'Europe de l'Ouest<sup>55</sup>. Toutefois, le bouillonnement qui se produisit en Allemagne ne s'inscrivait pas seulement dans le cadre d'un courant occidental. En effet, sa situation nationale était propice aux bouleversements. D'abord, dès 1966, le « miracle économique » s'essouffait et laissait place à l'anxiété. À cette époque débuta une hausse du chômage, de l'inflation et des dépenses publiques de même qu'une « stagnation » des progrès de l'industrie<sup>56</sup>.

En plus de faire face à l'instabilité économique, le peuple allemand fut témoin d'importants changements politiques. Le 1er décembre 1966, on annonça qu'un gouvernement de coalition s'était formé, réunissant les chrétiens-démocrates au pouvoir (CDU) et les sociaux-démocrates de l'opposition (SPD)<sup>57</sup>. En outre, sur le plan de la politique extérieure de la RFA, la fin de l'ère Adenauer fut marquée par une volonté de normaliser les relations avec l'Est. De peur de nuire à la détente, les États-Unis et la

---

<sup>55</sup> J.M Bourguereau et S. Bosc, « Le mouvement étudiant berlinois », *Les Temps Modernes*, juillet 1968, p. 10.

<sup>56</sup> L. Bark et D.R. Gress, *A History of West Germany, Democracy and its Discontents, 1963-1988*, T.T Press, Padstow, 1989, p. 49-50.

<sup>57</sup> I. Wallerstein, « 1968, révolution dans le système mondial », *Les Temps Modernes*, juin 1989, p.155. Ce gouvernement de coalition ne plaisait d'ailleurs pas aux étudiants.

Grande-Bretagne avaient refusé les « contre-mesures » proposées par Adenauer devant le blocus économique pratiqué envers l'URSS, ce qui ne laissa pas d'autres choix à la RFA que d'établir une entente avec les Soviétiques. Les nouveaux marchés que cela pouvait ouvrir se présentaient comme un remède au ralentissement de l'économie<sup>58</sup>.

Finalement, la société allemande était divisée sur plusieurs points, notamment sur la perception de son passé nazi. L'exécution d'Eichmann en 1962 puis le procès d'Auschwitz en 1964-65 engendrèrent de nombreuses publications portant sur la culpabilité des Allemands face aux atrocités commises durant la guerre<sup>59</sup>. Suite à ces publications, qui trouvèrent chez la nouvelle génération un public très intéressé, beaucoup de jeunes Allemands développèrent le réflexe de scruter le passé de certains professeurs, médecins, juges et politiciens pour y découvrir des complicités avec les nazis<sup>60</sup>. La société se scinda donc entre, d'une part, les gens qui avaient vécu la guerre et à qui la thèse du totalitarisme avait permis d'oublier les crimes nazis, et d'autre part entre les jeunes qui s'en indignaient et qui voulaient se distinguer des « complices » de Hitler<sup>61</sup>.

---

<sup>58</sup> P. Guillen, *La question allemande. 1945 à nos jours.*, p.75 à 77.

<sup>59</sup> Les ouvrages rédigés par Emmi Bonhoeffer, Karl Jasper, Alexander Mitscherlich, Bern Naumann et Heinrich Fraenkel figurent parmi les œuvres les plus critiques des responsabilités du peuple allemand dans la guerre et le génocide.

<sup>60</sup> C. Meier, « Condamner et comprendre » dans *Devant l'histoire, les documents sur la singularité de l'extermination des Juifs par le régime nazi*, éd. Du Cerf, Paris, 1988, p. 40

<sup>61</sup> N. Elias, *The Germans, Power Struggles and the Development of Habitus in the XIXe and XXe Centuries*, éd. M. Schroter, 1996 (1989), p. 261.

Les étudiants se mirent donc à rédiger des articles à propos du passé nazi de certains professeurs et des manifestations furent organisées pour que soient donnés à l'université des cours d'histoire sur l'Allemagne nazie. Puis, dans le cadre du mouvement étudiant, de vives critiques furent émises envers le passé nazi des adultes. Par exemple, s'adressant aux policiers lors de manifestations, les étudiants scandaient des slogans antinazis<sup>62</sup>.

Habitué au silence des Allemands sur leur passé nazi, les observateurs étrangers furent pour le moins surpris par cette vague de blâmes et d'accusations. En lisant des articles rapportant sur le vif des situations où les jeunes accusaient leurs aînés d'avoir collaboré avec l'horreur, on peut facilement déceler un certain malaise. Exactement comme cela avait été le cas durant les années de 1948-1955, certains auteurs prirent bien soin de perpétuer le tabou entourant le nazisme en évitant de mentionner cette critique, d'autres, au contraire, en ont profité pour régler des comptes.

Après avoir consulté de nombreux articles, nous avons encore pu déceler des facteurs récurrents dans les explications données par les auteurs. Évidemment, certains présentèrent des idées marginales. Néanmoins, après avoir effectué un tri dans les articles publiés sur ce sujet, nous avons constaté que des courants de pensée dominants se sont développés en France, en Angleterre et aux États-Unis et que certaines

---

<sup>62</sup> C. Meier, *Condamner et comprendre*, dans *Devant l'histoire, les documents sur la singularité de l'extermination des Juifs par le régime nazi*, éd. Du Cerf, Paris, 1988, p. 40.



interprétations devinrent de plus en plus fréquentes pour expliquer la relation qu'entretenaient les Allemands avec leur passé nazi.

## **2.1 Dans le cadre de la guerre froide**

### **2.1.1 Les reliquats de la thèse du totalitarisme**

Comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent, les auteurs américains s'étaient abondamment servi de la théorie du totalitarisme pour expliquer le phénomène nazi de même que la manière dont les Allemands réagissaient face à ce dernier. Ayant ardemment travaillé à faire la preuve que le nazisme avait été imposé au peuple allemand, il n'est pas surprenant que la grande majorité des auteurs américains qui ont rapporté et interprété les manifestations étudiantes en RFA n'aient pratiquement pas mentionné la critique que les jeunes adressaient à leurs aînés à propos du nazisme.

En fait, seule la dénonciation du passé nazi de personnages publics et puissants fut mentionnée, comme l'illustre bien cette phrase tirée d'une monographie : « Books have been written to prove ... that Nazis are still in power behind the scenes ...<sup>63</sup> » L'auteur faisait certes référence au chancelier Kiesinger. Cette remarque ne compromettait en rien les fondements de la théorie du totalitarisme, puisque la personne visée ne faisait pas partie du « peuple » en tant que tel. La nation allemande n'était donc pas inquiétée. Par

---

<sup>63</sup> A.J. Ryder, *Twentieth-Century Germany: From Bismarck to Brandt*, Columbia University Press, New York, 1973, p. 513.

ailleurs, le même auteur américain a décrit Karl Jasper, un Allemand ayant écrit sur la culpabilité de son peuple dans le génocide, comme « one of the Federal Republic's severest critics<sup>64</sup> ». Donc, du côté américain, peut-être dans le but que la RFA reste bien disposée à l'égard des États-Unis, on a préféré continuer à laisser dormir le passé nazi du peuple allemand et on a pris bien soin de ne pas le réveiller brusquement en lui servant au petit déjeuner les reproches que lui adressait la jeune génération.

À l'inverse, les courants historiographiques les plus marqués en France et en Grande-Bretagne démontrent que les auteurs de ces deux pays en avaient assez de cette théorie déculpabilisante. En effet, probablement parce qu'ils avaient davantage souffert de la Seconde Guerre mondiale et qu'ils doutaient du support que leur apporteraient les États-Unis advenant une répétition de l'histoire, les essayistes français et britanniques voyaient autant de danger que durant la période de 1948 à 1955 à déculpabiliser le peuple allemand. Selon eux, cette théorie excusait le fait qu'il n'avait pas été suffisamment puni et laissait planer le spectre dangereux d'une récidive. Dans ce sens, un auteur français a écrit :

« Enfin ceux qu'il faut bien appeler les « indifférents » seraient-ils encore, comme incline à le croire Hannah Arendt, les plus nombreux en Allemagne? L'indifférence fait toujours, à plus ou à moins long terme, le jeu des forces de droite. De qui, alors, et de qui, se feront-ils, demain, les complices?...Quant aux nostalgiques et aux revanchards, ils s'indignent qu'on poursuive encore les criminels de guerre allemands, alors qu'on ne poursuit pas à l'étranger, ceux qui

---

<sup>64</sup> A.J. Ryder, *Twentieth-Century Germany...* p. 563.

ont causé la mort de milliers d'Allemands... Selon eux, il est temps, à présent, de penser à reconstruire...<sup>65</sup> »

Il est intéressant de noter que ni les adhérents à la thèse du totalitarisme, ni les gens qui la jugeaient trop clémente n'ont fait état des critiques que les jeunes ont formulées à l'égard du passé nazi de leurs aînés. Il est possible que, d'une part, on ait souhaité éviter de glisser un passé troublant sous le nez d'un allié utile et que, d'autre part, on n'ait pas voulu démontrer l'existence d'un questionnement qui aurait « grisonné » un ancien ennemi qu'on voulait encore bien noir.

### **2.1.2 L'association avec la gauche**

La crainte d'assister à une invasion soviétique ou à l'infiltration du communisme dans la zone occidentale transparaissait dans les textes que les auteurs occidentaux ont écrits durant la période de 1948 à 1955. À la fin des années soixante, cette inquiétude était moins répandue, quoique toujours présente, dans les essais. Comme les étudiants participant aux manifestations étaient souvent d'obédience gauchiste, certains auteurs ne les jugèrent que sous cette caractéristique. Ainsi, des auteurs américains les ont dépeints comme étant dangereux et potentiellement révolutionnaires : « But the demonstration certainly appears to be far to the left of the Social Democratic Party; their criticisms of

---

<sup>65</sup> P. Mertens, « La prescription des crimes de guerre en Allemagne Fédérale à la lumière des événements récents. La loi de l'oubli et l'oubli de la loi. » dans *L'Année politique et économique*, 1967, vol 40, p. 162-163.

German society and the foreign policy of the Western democracies is radical and is couched more and more in revolutionary terms.<sup>66</sup> »

Contrairement à la nouvelle tendance américaine qui consistait à se servir de la teinte rougeâtre de l'obédience politique des étudiants pour en faire des ennemis publics, des auteurs, surtout du côté français, ont plutôt utilisé cette caractéristique pour dénoncer l'exagération de la lutte au communisme. En effet, plusieurs essayistes étaient d'avis que l'anticommunisme militant encouragé en Allemagne ne faisait que nuire à la formation d'une saine conscience politique, comme un passage de l'article rédigé par deux auteurs français, Serge Bosc et Jean-Marcel Bouguereau, l'illustre avec éloquence : « Dans cette société disciplinée, corporative, qui a élevé le conformisme anticommuniste au rang de religion d'État, ... on parle d'intellectuels qui n'ont pas les pieds sur terre et se laissent séduire par les communistes...<sup>67</sup> »

Peut-être exaspérés par l'anticommunisme exacerbé des États-Unis, d'autres observateurs ont soutenu que la gauche ne représentait plus une véritable menace pour les sociétés occidentales, mais que le vrai danger résidait dans une répression trop sévère des manifestations socialistes.

« Au total, nous ne pensons pas que la révolution gauchiste ou communiste puisse réussir dans les pays occidentaux développés, si l'expansion s'y poursuit, si la « société de consommation » y assure

---

<sup>66</sup> F. E. Hirsch, « Crisis and Decline of West Berlin » dans *Current History*, mai 1968, p. 296.

<sup>67</sup> S. Bosc et J.M. Bouguereau, « Le mouvement étudiant berlinois, un précédent? » dans *Les Temps Modernes*, no 265, juillet 1968, p. 8-9.

des niveaux de vie de plus en plus hauts, et si les gouvernements savent s'engager dans la voie des réformes. Seul l'excès de rigidité d'une société peut provoquer des ruptures.<sup>68</sup>»

Donc, l'atmosphère générée par la guerre froide fit en sorte que les auteurs américains présentèrent les critiques étudiantes comme étant les conséquences de la pénétration du communisme. L'ensemble des historiens et des journalistes français et britanniques en profitèrent plutôt pour critiquer cette phobie du communisme en en faisant un danger plus réel que le communisme lui-même pour le maintien des systèmes occidentaux.

## **2.2 Le rôle des comptes entre Occidentaux**

### **2.2.1 Le courant moral et politique contre la guerre du Vietnam**

Ayant pris leur rôle de superpuissance très au sérieux, les États-Unis sont rapidement devenus très « présents » en Europe et sur le reste de la scène internationale. Comme cela avait déjà été le cas durant les années 1948-1955, les auteurs français et britanniques dont les écrits étaient les plus représentatifs de leur période ont semblé être exaspérés par l'hégémonie politique et culturelle des Américains. Il n'est donc pas exclu que quelques-uns d'entre eux aient récupéré certains des reproches formulés par les

---

<sup>68</sup> J.B. Duroselle, « Le monde de 1968 et ses grands problèmes » dans *L'univers politique de 1968*, 1969 p. 25.

jeunes Allemands pour critiquer de plus belle l'hégémonie américaine en Europe et dans le monde.

Les critiques élaborées par les jeunes Allemands condamnaient d'une part la couardise d'un peuple demeuré passif devant des atrocités, d'autre part les abus de pouvoir de toutes sortes. La vive protestation contre la guerre du Vietnam s'inscrivait dans ce dernier champ de critique. Les jeunes Allemands n'étaient certes pas les seuls à s'opposer à cette guerre, puisque même des Américains contestaient le bien-fondé de ce conflit.<sup>69</sup>

Ainsi, ayant parfois eux-mêmes été opposés à cette guerre, des auteurs ont récupéré cette dimension de la critique issue de la jeunesse allemande afin de s'exprimer sur le sujet. Plusieurs d'entre eux ont donc mis l'accent sur ce point de contestation et ont négligé de faire état des autres critiques.

« À Hambourg dernièrement, une grande manifestation contre la poursuite par les États-Unis de la guerre du Viêt-Nam a eu lieu. Il ne se passe pas une semaine sans que des manifestations contre la guerre au Viêt-Nam aient lieu dans diverses villes allemandes... les États-Unis continuent à poursuivre avec la brutalité barbare que l'on sait la guerre contre les populations innocentes du Viêt-Nam.<sup>70</sup> »

---

<sup>69</sup> E.J. Hobsbawm est allé jusqu'à écrire que cette guerre « démontra l'isolement des États-Unis. Car pas un seul de leurs alliés européens n'envoya de contingents, fussent-ils symboliques, se battre aux côtés des troupes américaines. » E.J Hobsbawm, *L'Âge des extrêmes. Histoire du court XXe siècle. 1914-1991*, Éditions Complexe, Bruxelles, 1999 (1994), p. 326.

<sup>70</sup> B. Lavergne, « Le tragique divorce entre les jeunes générations allemandes et le gouvernement de l'Allemagne Fédérale » dans *L'Année politique et économique*, vol. 41, 1968, p. 169-170.

Il est probable que si les manifestations dirigées contre la guerre au Vietnam n'avaient pas été si importantes en Allemagne, et de ce fait tant commentées par les observateurs français et britanniques, les auteurs américains les auraient passées sous silence. Toutefois, étant donné la situation, omettre d'en faire mention aurait semblé d'une subjectivité trop évidente. Ainsi, les auteurs américains ont alloué quelques lignes au sujet. Par exemple, dans sa monographie A.J. Ryder n'a consacré qu'une seule phrase au phénomène : « Discontent focused on the more obvious grievances or defects of western society, from the war discreditable in Vietnam to the need to reform the hierarchical structures of German universities. <sup>71</sup> »

De plus, bon nombre d'auteurs américains ont cherché à discréditer les manifestations s'opposant à la guerre du Vietnam en soulignant leur caractère très violent.

« The second cause of unrest was the deteriorating world situation, especially the conflict in Vietnam. The longer struggle in Southeast Asia lasted, the more bewildered were many German university students. In Berlin, this sentiment led to demonstrations, in which radical elements eventually gained the upper hand. It may be argued that, indirectly, the departure of Willy Brandt from Berlin's City Hall also had something to do with the increasingly violent temper of the young demonstrators. <sup>72</sup> »

Il est toutefois très intéressant de constater que les observateurs européens n'ont pas décelé une telle violence chez les manifestants. Par exemple, Corrina Adam, une journaliste anglaise pour le *New Statesman*, a affirmé que : « The Germans students are

---

<sup>71</sup> A.J. Ryder, *Twentieth-Century Germany...*, p. 512.

<sup>72</sup> F.E. Hirsch, « Crisis and Decline in West Berlin », p. 296.

more sinned against than sinning. During this bloody Easter weekend, they acted with more restraint than their contemporaries in Rome or Paris would have shown. They lay down in the road, in the non-violent tradition.<sup>73</sup>» Comme Duroselle l'avait également fait dans un article mentionné ci-dessus, Adam tentait de démontrer que la trop forte répression d'une manifestation pouvait avoir l'effet contraire de celui qui était escompté et radicaliser la position des manifestants.

### 2.2.2 Contre l'hégémonie américaine en Europe.

Les nombreuses révolutions étudiantes de 1968 furent interprétées par la plupart des observateurs étrangers comme un signe de l'exaspération des jeunes à l'endroit de l'hégémonie des valeurs et de la politique américaines en Europe. Selon ces auteurs, le mouvement étudiant allemand n'était qu'une autre démonstration de ce même malaise. En effet, les valeurs de la société américaine étaient critiquées par les manifestants allemands. Toutefois, ce point était bien loin d'être la principale cible de leurs critiques. Malgré cela, une majorité des auteurs britanniques et français, vraisemblablement las de la présence américaine en Europe, ont insisté sur cet aspect pour expliquer les « débordements » des blâmes prononcés par la jeunesse allemande. Par exemple, dans un article, Geoffrey Fraser a « cité » les paroles d'un étudiant à propos des manifestations :

« Vous avez 3 et là je reconnais volontiers la grande culpabilité de nous autres, Allemands- plongé le monde dans deux guerres épouvantables. Vous avez négligé de moderniser notre système d'éducation. *Vous avez instauré, à l'exemple des Américains, une*

---

<sup>73</sup> C. Adam, « The Riddle of the Berlin Riots » dans *The New Statesman*, 19 avril 1967, p. 505.



*société purement matérielle où la culture perd de plus en plus de son importance.*<sup>74</sup>»

Étrangement, tout en ne faisant aucun commentaire sur l'allusion faite par l'étudiant par rapport à la culpabilité allemande dans les deux guerres, Fraser n'en a pas moins qualifié « d'heureuse évolution » la lucidité des jeunes Allemands face aux valeurs américaines.

Par ailleurs, de nombreux auteurs français ont exprimé l'idée que la présence trop soutenue des Américains en Allemagne de l'Ouest expliquait d'emblée la formation du mouvement étudiant :

« Ce n'est pas par hasard si le mouvement s'est d'abord développé à Berlin-Ouest, ce microcosme de l'Allemagne fédérale, de son « bien vivre » comme de ses crises. Berlin, « victime du monde libre », se pose depuis la victoire sur le blocus comme une entité homogène, vivant, tout comme la R.F.A., à l'ombre tutélaire du père américain qui l'a débarrassé de son traumatisme nazi.<sup>75</sup> »

L'ironie des auteurs quant au rôle de « sauveteurs » et « d'étouffeurs de passé » joué par les Américains de même que face à l'acceptation des Allemands de vivre sous la « tutelle » américaine nous semble très révélatrice de leur opinion relativement à la présence américaine en Europe, du moins en Allemagne. Tout comme l'a fait Fraser, la plupart des commentateurs ont donc rappo31-V

G. Fraser, « Situation inquiétante en Allemagne Fédérale » dans *L'Année politique et économique*, vol. 41, 1968, p. 361.

<sup>75</sup> S. Bosc et J.M. Bouguereau, « Le mouvement étudiant berlinois... », p. 10.

### 2.2.3 Les manifestations berlinoises distinguées du courant mondial

La critique sociale formulée par la jeunesse allemande fut parfois récupérée par les observateurs occidentaux et utilisée comme un levier pour reprocher de plus belle son passé au peuple allemand. Les réprimandes de la jeune génération d'outre-Rhin représentaient pour plusieurs une porte ouverte permettant de régler des vieux comptes et d'extérioriser des rancœurs nationales.

Depuis plus d'une décennie, la RFA était théoriquement considérée comme une puissance occidentale, sensiblement au même titre que les autres. Néanmoins, au lieu d'associer le mouvement des étudiants berlinois au contexte mondial, les courants dominants en France et en Grande-Bretagne l'en ont différencié. D'une part, on souligna que le mouvement berlinois n'était pas reçu par le peuple allemand comme les autres mouvements étudiants l'étaient dans leur pays respectif, d'autre part, on marginalisa les étudiants allemands par rapport aux autres manifestants européens. En effet, le mouvement étudiant français trouva beaucoup plus de support auprès des adultes que celui d'Allemagne. Alfred Grosser a expliqué cette réalité en évoquant un manque « d'entraînement » au libéralisme chez les Allemands :

« En France...on est si bien habitué à l'exercice des libertés qu'on est plus indulgent pour ceux qui, pour libérer les hommes, font appel à l'anti-libéralisme. Tandis que, en République fédérale et plus encore à Berlin-Ouest, on apprécie davantage les règles élémentaires de la société libérale parce qu'on pense au passé hitlérien...<sup>76</sup> »

---

<sup>76</sup> A. Grosser, *L'Allemagne de notre temps, 1945-1970*, éd. Fayard, Paris, 1970, p. 456.

Comme Grosser n'a pas relevé le blâme adressé aux adultes, il n'a pas envisagé le fait que, probablement autant que le manque d'aisance face au libéralisme, cette critique a fait en sorte que la population n'a pas soutenu les étudiants. Du côté britannique, on a généralement différencié le mouvement étudiant anglais du mouvement ouest-allemand en fonction du degré de violence perceptible chez les étudiants, de même que chez les policiers :

« However, although the protesters in Britain and Germany have much in common... Germans are inclined in practice to go more to extremes... A reason for the greater violence of the German demonstrations is that some of the German police forces notably that of West Berlin- have been trained more to fight armed Communist insurgency than to cope with demonstrations crowds. They have used the truncheon (and in one case the pistol) rather too readily, and thus contributed to the demonstrators' strong feeling of animosity against the police.<sup>77</sup> »

L'auteur faisait évidemment référence à l'étudiant Benno Ohnesorg, abattu par un policier lors de la manifestation contre la visite du shah d'Iran en R.F.A. en mai 1967<sup>78</sup>.

## **2.3 Le danger potentiel de la RFA**

### **2.3.1 Le pas vers la politisation d'une population dépolitisée**

Certains ont qualifié les manifestations allemandes comme une « heureuse évolution de la jeunesse d'aujourd'hui <sup>79</sup> ». En effet, « alors qu'elles s'étaient toujours désintéressées des problèmes politiques, les jeunes générations allemandes, notamment

<sup>77</sup> G. Hallett, « Britain and the Future of Germany » dans *Political Quarterly*, vol. 39, 1968, p. 285.

<sup>78</sup> D. Cauter, *1968 dans le monde*, éd. Robert Lafont, Paris, 1988, p. 92.

<sup>79</sup> G. Fraser, « Situation inquiétante en Allemagne Fédérale », p. 361.

les étudiants, (venaient) tout juste de se réveiller.<sup>80</sup>». Reprenant l'idée développée durant la période de 1948 à 1955 selon laquelle l'épisode nazi avait achevé d'enlever toute forme de sensibilité politique à la population adulte de l'Allemagne, dont on disait que le caractère apolitique n'était pas nouveau, un auteur français écrivit : « Les sentiments des jeunes, dégagés des relents des crimes et lâchetés anciens, sont plus libres, plus normaux. Leur sens critique fut aiguillonné par la crise dans laquelle la République fédérale est entrée à partir des années 1960-1961.<sup>81</sup> » Répandue dans la presse française, cette idée l'était également dans la presse britannique. Cet extrait est très représentatif de ce que l'on pouvait y lire : « Like their grand-parents, but unlike their parents, they are a political generation. It means a more honest examination of many of the internal and external German problems.<sup>82</sup> ». Il est pertinent de noter que, contrairement aux textes écrits durant la période de 1948 à 1955, la majorité des auteurs donnaient un certain crédit politique à la génération de Weimar.

En relevant la critique adressée aux adultes quant à leur passé nazi, des auteurs ont également dit des jeunes Allemands qu'ils avaient mis en lumière un malaise toujours présent dans leur société.

« En 1964, les révélations du journal étudiant *Notizen* sur le passé nazi d'un professeur de médecine bien connu, furent le point de départ, dans de nombreuses universités, de débats politiques publics sur "l'université allemande et son passé nazi". Ces larges débats furent la première manifestation d'un malaise moral et politique

---

<sup>83</sup> S. Bosc et J.M. Bouguereau, « Les mouvements étudiants berlinois... », p. 10

<sup>84</sup> B. Lavergne, « Le divorce... », p. 170.

### 2.3.2 La crainte d'un retour au nationalisme ou à la droite en RFA

Il semble qu'un « doute » soit demeuré dans l'esprit des Français et des Britanniques en ce qui concerne la nation allemande. Comme cela avait été le cas auparavant, le fantôme d'une droite conquérante les hantait encore en 1968 et orientait leur perception des activités et des discours allemands. En effet, depuis quelques années, les politiciens allemands avaient commencé, bien que parfois timidement, à affirmer que l'Allemagne devait se tourner vers l'avant et qu'elle devait se « réconcilier » avec son passé. Pour un auteur français qui avait, dès 1948 mis ses lecteurs en garde contre le retour d'une droite allemande, c'en était plus qu'assez pour s'inquiéter et crier à la menace :

« Mais, affirme par ailleurs le leader national-démocrate : "L'Allemagne a dorénavant besoin d'une image valable de son passé." Ceci nous en dit, hélas, bien plus long sur les intentions de l'extrême droite allemande et sur sa mentalité. ... A croire aussi que l'oubli est quelquefois sélectif et que beaucoup de ceux qui veulent "oublier" les camps d'extermination paraissent moins disposés à oublier les "bienfaits" du régime qui les a inventés. <sup>85</sup>»

Cette crainte d'un retour de la droite était encore plus répandue en Angleterre. La ligne de pensée adoptée par la majorité des auteurs britanniques en 1952 s'était imposée et le nombre d'articles consacrés à ce sujet avait étonnamment augmenté. Les Britanniques semblaient particulièrement alarmés par le Parti national-démocratique

---

<sup>85</sup> P. Mertens, « La prescription des crimes de guerre... », p. 163.

(N.P.D.)<sup>86</sup>. Ils ont rapidement fait le lien entre la critique nazie du régime « undeutsch » de Weimar et les thèmes politiques hostiles à la démocratie proposés par le N.P.D., comme en témoigne cet extrait :

« The resemblances are on the whole rather more characteristic, often blatant, relating to substance rather than to form. They will perhaps be best appreciated when seen through the eyes of competent contemporary observers, notably the British press. <sup>87</sup> »

Ce type de critique avait déjà été utilisé par les Britanniques relativement à la menace que représentait la révolte des réfugiés allemands dans les années cinquante. Il est également pertinent de remarquer l'allusion de l'auteur au fait que seule la presse britannique aurait eu la lucidité de repérer une ressemblance entre ce parti politique et le parti nazi et donc d'y voir une menace<sup>88</sup>. Même si la majorité des Britanniques ayant écrit sur ce sujet partageaient ce point de vue, il faut noter qu'un petit nombre d'auteurs anglais, dont R.J.C. Preece, proposaient une vision très différente et probablement plus lucide du « cas allemand » :

« Italy has its neo-fascists and its monarchists, France had its Poujadistes until they were swallowed up by Gaullism, the U.S.A. has its Goldwaters and its Wallaces. In such circumstances we are inclined to talk of the danger *to* democracy in Italy, France or the U.S.A., but when it occurs in Germany we talk of the *German* danger to democracy. If anything is to make the N.P.D. a major force in German politics it will be our continued refusal to consider the German as capable of self-government and responsibility. <sup>89</sup> »

<sup>86</sup> Ce parti dirigé par M. von Thadden illustrait certes que le nazisme avait laissé des traces, mais n'a remporté que des succès locaux et n'a même pas réussi à obtenir les 5% de suffrages nécessaires pour entrer au Bundestag. S. Bernstein et P. Milza, *L'Allemagne de 1870 à nos jours*, éd. Armand Colin, Paris, 1997 (1971), p. 217.

<sup>87</sup> C.C. Aronfeld, « The new Nazis and the Old » dans *Contemporary Review*, vol. 210, janvier-juin, p. 122.

<sup>88</sup> Dans le même numéro de la revue, l'article de David Childs proposait un discours similaire à celui de Aronsfeld. D. Childs, « The Revival of the German Right » dans *Contemporary Review*, vol. 210, janvier-juin 1967, p. 127 à 136.

<sup>89</sup> R.J.C. Preece, « A Resurgence of Nazism in West Germany? » dans *Contemporary Review*, vol. 210, janvier-juin 1967, p. 136.

La manifestation de la crainte d'un retour de la droite en Allemagne semble avoir été une constante dans la presse britannique. Lorsque survinrent les manifestations étudiantes, des commentateurs britanniques omirent souvent de mentionner la critique que la jeunesse faisait du passé nazi de ses aînés. La tendance fut plutôt d'exprimer la crainte que ces manifestations ne servent de levier pour « réactiver » la droite répressive d'outre-Rhin, comme le démontre cet extrait : « The student movement was a gift to Herr Springer.... His propaganda has a very nasty taste: his newspapers' cartoons of students are only too reminiscent of Nazi caricatures.<sup>90</sup> ». Dans des termes un peu moins explicites, un autre auteur écrivit :

« ... carrying a Vietcong flag through the streets of Frankfurt does not create a revolutionary situation. The danger is that this movement may be used as a further pretext by those who in any case have a vested interest in closing the « system » of a bureaucratized society even more against citizens to whom participation had been promised, and thus against unwelcome change.<sup>91</sup> »

La peur d'une nouvelle montée de la droite en Allemagne était également présente en France, mais s'y exprima beaucoup moins qu'en Angleterre. Peut-être préférait-on comme cela avait été le cas pour l'Alsace et la Lorraine : « y penser toujours mais n'en parler jamais ». Du côté américain, rares furent les allusions à la survivance de l'extrême droite en R.F.A.. En fait, les auteurs américains ont souvent tenté de montrer que les partisans de la droite étaient plutôt minoritaires en Allemagne et que les Britanniques

<sup>90</sup> C.Adam, « The Riddle of the Berlin Riots », p. 505.

<sup>91</sup> R. Dahrendorf, « Bonn after twenty years : are Germany's problem nearer solution? » dans *The World Today*, col. 25, 1969, p. 171. Dahrendorf est évidemment un auteur allemand. Toutefois, plusieurs de ses livres furent publiés en Angleterre et l'extrait présenté est tiré du discours qu'il fut invité à prononcer le 12 mars 1969 à la « eighteenth Sir Daniel Stevenson Memorial Lecture ». Dahrendorf fut d'ailleurs ultérieurement naturalisé et admis à la chambre des Lords. Il est donc légitime de penser que son opinion de la situation allemande allait de pair avec celle des Britanniques.

exagéraient le phénomène : « In contrast to Weimar Germany, right-wing radicalism is less of a problem in the Federal Republic than a reading of the foreign press might suggest.<sup>92</sup> ». Dans la mesure où l'ensemble des auteurs américains continuaient de valoriser la thèse du totalitarisme et souhaitaient « ménager » l'Allemagne quant à son passé nazi, afin de conserver son appui, il était logique pour eux de minimiser l'existence de l'extrême droite allemande.

### 2.3.3 La critique de l'impénitence

Au sein des pays plus durement touchés par la guerre, la majorité des gens voyaient les crimes nazis comme un « péché » que les Allemands n'avaient pas encore expié. Tout comme au début des années cinquante, des auteurs français et britanniques se désolaient et étaient choqués par l'impression qu'ils avaient que « some of the old Nazis have remained quietly unrepentant.<sup>93</sup> ». Aussi, rapporter la critique des jeunes face au passé nazi des Allemands leur permettait de démontrer le caractère impénitent de la nation allemande.

« Tout invite la République Fédérale aux examens de conscience et aux retours sur soi-même, tout lui rappelle le gouffre d'où elle est issue. Qu'à ce grand « jeu de la vérité », l'Allemagne ne se prête pas de bonne grâce, on n'en sera pas tellement surpris. Que ces rappels au passé l'irritent plus qu'ils ne l'émeuvent, on le regrettera. Sans doute beaucoup s'étaient-ils imaginés que l'heure de l'oubli avait déjà (enfin?) sonné et qu'un mur mental mais sans lézarde- qui n'était pas celui d'une certaine honte- s'élevait enfin entre hier et aujourd'hui.<sup>94</sup> »

<sup>92</sup> A.J. Ryder, *Twentieth-Century Germany...*, p. 513.

<sup>93</sup> G. Hallet, « Britain and the Future... », p. 288.

<sup>94</sup> P. Mertens, « La prescription des crimes de guerre.... », p. 161.



Dans un article, un auteur français a dressé un portrait encore plus noir de la société allemande en décrivant comment jeunes manifestants accusateurs avaient été reçus par leurs aînés : « Les "bons Allemands", quand les étudiants défilaient en protestant, grommelaient "si Hitler était là, ça ne se passerait pas comme ça". Une "versailleuse" de Berlin-Ouest avait crié à des manifestants : "On devrait vous gazer!" Une jeune fille avait répondu simplement : "Exact, je suis juive." <sup>95</sup> ». Il semble évident que l'auteur a écrit cet article davantage pour stigmatiser le sadisme d'une « versailleuse de Berlin-Ouest » que pour mettre en évidence les critiques que lui adressaient les jeunes.

## 2.4 Perspectives

Les façons dont les alliés occidentaux de l'Allemagne perçurent et rapportèrent les critiques formulées par la jeunesse envers les adultes complices du génocide ont beaucoup varié. Comme cela avait été le cas durant la période précédemment étudiée, beaucoup d'observateurs français, américains et britanniques se sont approprié le discours des étudiants pour leur faire dire ce qu'eux-mêmes avaient sur la conscience.

D'une part, les Américains, désireux de conserver l'appui de la R.F.A. et de comparer le communisme au nazisme, ont continué de se ranger du côté de la thèse du totalitarisme, malgré le fait qu'elle était remise en question par les Européens depuis le début des années cinquante. D'autre part, les Français et les Britanniques, sans doute las

---

<sup>95</sup> C.Roy, « Le père courage. Qui n'a pas suivi le bon chemin peut au moins une chose : montrer le chemin qu'il ne faut pas suivre. » dans, *Le nouvel observateur*, no 190, 3 au 9 juillet 1968, p. 32.

de l'hégémonie américaine en Europe et dans le monde, ont fait ressortir les remarques allemandes à propos de la guerre du Vietnam et de l'exportation à outrance des valeurs américaines en Europe. En outre, la dénonciation du passé nazi a servi à mettre le monde en garde contre un retour de la droite en Allemagne, crainte partagée par les Français comme par les Britanniques, mais pratiquement ridiculisée par les Américains. Finalement, les manifestations étudiantes ont fourni une porte grande ouverte à ceux qui n'avaient pas fini de reprocher à l'Allemagne son passé nazi et son désir de l'oublier.

La situation mondiale s'étant considérablement modifiée, les facteurs d'interprétation de la relation entre l'Allemagne et son passé nazi furent amenés à changer. L'*historikerstreit* se déroula en effet dans un contexte tout à fait différent.

### Chapitre 3

#### *L'historikerstreit*

Les années quatre-vingt furent très mouvementées sur le plan des relations internationales et l'Allemagne joua un rôle central dans ce remue-ménage. Bien entendu, la diplomatie était encore majoritairement orientée en fonction des relations Est-Ouest. D'abord, dans l'épisode des euromissiles, Helmut Kohl avait accepté que les États-Unis installent en novembre 1983 des missiles nucléaires à portée moyenne en RFA. Bien qu'étant la propriété des États-Unis, les missiles ne pourraient être déployés sans l'accord du gouvernement allemand, ce qui augmentait significativement son implication au niveau du système mondial<sup>96</sup>. Les Verts et la population allemande, influencés par le courant pacifiste européen de paix qui affirmait qu'il « valait mieux être rouges que morts », s'opposèrent énergiquement à ce projet<sup>97</sup>. Cette décision valut donc à Kohl d'importantes critiques de la part de la population allemande de même que du gouvernement français, ce qui le força à revoir sa position<sup>98</sup>.

Quelques années plus tard, en 1985, la visite du président Reagan au cimetière de Bitburg fut un événement tout aussi perturbateur. En effet, le gouvernement Kohl organisa une visite officielle du président Reagan en prévoyant le dépôt d'une gerbe de fleurs sur la tombe de soldats allemands, dont plusieurs avaient été des SS. Quand on

<sup>96</sup> D. L. Bark et D. R. Gress, *Democracy and its Discontents 1963-1988*, T.J. Press, Padstow, 1989, p. 405.

<sup>97</sup> S. Bernstein et P. Milza, *Histoire de l'Europe 5. Déchirures et reconstruction de l'Europe. 1919 à nos jours*. Hatier, Paris 1992, p. 283.

<sup>98</sup> C. Menges, *The Future of...*, p. 45.

l'interrogea sur la pertinence de cette visite, il déclara de manière improvisée que « those young men are victims of Nazism also...They were victims, just as surely as the victims in the concentration camps<sup>99</sup> ». Plusieurs Allemands virent dans cet acte diplomatique comme le signe que la page du nazisme était tournée, alors que des observateurs étrangers le perçurent comme la consécration d'une alliance anticommuniste. Puis, en 1987, la visite de Honecker en RFA de même que la signature du traité de Washington démontrèrent qu'un changement s'opérait à l'échelle des relations internationales; les relations avec l'Est se normalisaient.

C'est donc dans cette atmosphère que prit forme *l'historikerstreit*. Le 6 juin 1986, Ernst Nolte publia un article où il constatait que l'Allemagne était toujours « prisonnière de son passé national-socialiste et que ce passé pesait lourd sur elle.<sup>100</sup> » Selon Nolte, l'holocauste aurait eu lieu « parce que Hitler associait constamment le bolchevisme au peuple juif; la guerre contre l'URSS et le génocide commis à l'égard des Juifs doivent être perçus comme des mesures de prévention face à une menace fictive.<sup>101</sup> » Sa thèse proposait de comparer les crimes commis par les SS et ceux perpétrés au cours des purges soviétiques ou durant le génocide arménien, exécuté par les Turcs en 1915. Ces comparaisons avaient évidemment pour conséquence de « dédramatiser » le génocide.

<sup>99</sup> Cité par R. J. Evans, « The New Nationalism And the Old History: Perspectives on the West German *Historikerstreit* » dans *Journal of Modern History*, vol. 59, 1987, p.789.

<sup>100</sup> M. Günter, « Le passé qui ne veut pas passer : l'*Historikerstreit* ouest-allemand et la question de la singularité de l'Holocauste » dans *Les cahiers d'histoire*, vol. 11, printemps 1991, p. 13. Nolte avait cependant publié l'ensemble de sa thèse dès 1985, sans que cela ne déclenche de débat.

<sup>101</sup> M. Günter, « Le passé... », p. 14.

La première critique que reçut Nolte fut émise par le philosophe et sociologue Jürgen Habermas. Ce dernier affirma que cette approche représentait un danger pour l'historiographie allemande qui risquait « d'oublier » le « caractère extraordinaire de l'extermination des Juifs »<sup>102</sup>. Habermas soutint que Auschwitz avait été tellement unique qu'une relativisation était impossible, puisqu'elle ferait automatiquement en sorte de minimiser l'événement. Plusieurs intellectuels allemands rallièrent l'un ou l'autre camp, mais la majorité alla du côté d'Habermas, et la querelle en vint vite à dépasser les frontières allemandes.

Il convient donc de souligner que l'*historikerstreit*, contrairement aux événements de la période de 1948 à 1955 et de l'année 1968, ne fut pas l'objet d'une simple observation par les historiens ou journalistes français, britanniques ou américains. Plusieurs historiens occidentaux spécialistes de la période nazie de l'histoire allemande, plutôt que de décrire et d'interpréter le phénomène, y ont activement participé, dans la mesure où ils ont clairement et ouvertement pris position dans le débat. Une poignée seulement de ces historiens ont reproché à leurs confrères leur participation active au débat et leur manque de recul par rapport à l'interprétation qu'ils en ont fait<sup>103</sup>.

<sup>102</sup> M. Günter, « Le passé... », p. 15.

<sup>103</sup> Georges-Henri Soutou, Stephen Brockmann et R.J. Evans se sont démarqués en ce sens des autres historiens dont nous avons consulté les travaux, puisqu'ils ont conservé un regard très critique par rapport à tout l'*Historikerstreit*.

Bien que la communauté historique ne partage plus cette opinion, un auteur britannique, Richard J. Evans, a insisté sur le fait que l'*historikerstreit* n'apportait rien de vraiment nouveau au point de vue historique et que plusieurs historiens n'abordaient pas la question du bon angle<sup>104</sup>. Des collègues américains, notamment Stephen Brockmann, professeur à l'université de Columbia, ont affirmé que cette querelle n'avait rien de surprenant, que les historiens auraient dû être en mesure de prévoir qu'un tel questionnement aurait lieu et qu'ils auraient dû se concentrer davantage sur les précédents historiques du débat<sup>105</sup>. Du côté français, les avis furent partagés. Georges-Henri Soutou a, quant à lui, affirmé que « les protagonistes de l'*Historikerstreit* (tous ceux qui y ont pris position) ont largement gaspillé leur énergie dans la discussion de ce qui nous paraît être souvent de faux problèmes.<sup>106</sup> » Néanmoins, pour répondre à des commentaires formulés par des journalistes, les historiens ont soutenu que le débat « n'était pas un pseudo-événement médiatique gonflé par la presse pour combler le vide rédactionnel des mois d'été<sup>107</sup> ».

Bien que des centaines d'ouvrages et d'articles furent rédigés à propos de l'*Historikerstreit*, nous avons tenté de mettre en évidence les interprétations auxquelles les historiens et les journalistes eurent le plus souvent recours durant cet épisode et qui,

<sup>104</sup> R.J. Evans, « The New Nationalism... », p. 785.

<sup>105</sup> S. Brockmann, « The Politics of German History » dans *History and Theory*, vol. 29, 1990, p. 187.

<sup>106</sup> G.H. Soutou, « La "querelle des historiens" allemands : polémique, histoire et identité nationale » dans *Relations internationales*, no 65, printemps 1991 p. 65.

<sup>107</sup> É. François, « La "révision " du nazisme » dans *Histoire*, no 98, mars 1987, p. 80.

sans nécessairement faire l'unanimité, étaient caractéristiques des écoles de pensée évoluant en France, en Angleterre et aux États-Unis.

### 3.1 Le contexte de la guerre froide

#### 3.1.1 Faire de Staline le « Mal absolu » ou critiquer cette tentative

Plusieurs auteurs ont soutenu que le premier auteur « révisionniste » fut le Français Paul Rassinier, qui alla jusqu'à nier formellement l'existence des camps de concentration nazis<sup>108</sup>. Dans le cadre d'entrevues, il expliqua que, selon lui, « le Mal absolu a pris non pas le masque d'Hitler mais celui de Staline<sup>109</sup> ». Il a « incriminé surtout l'URSS, artisan d'un mensonge destiné à escamoter les camps staliniens et à empêcher l'Union européenne, en mettant l'Allemagne au banc des nations<sup>110</sup> ». Les auteurs que nous avons lus n'ont pas semblé prendre ces accusations au sérieux. En fait, on a ridiculisé Rassinier en écrivant qu'il était « un homme frustré et aigri, prêt à tous les compromis et même aux compromissions pourvu qu'on voulût bien l'écouter et publier sa prose.<sup>111</sup> » L'épisode Rassinier a donné l'occasion à plusieurs auteurs français de critiquer l'aspiration anticommunisme de cette forme de révisionnisme. Il n'est donc pas surprenant que la majorité d'entre eux ont rapidement attribué cette intention aux

<sup>108</sup> Rassinier était un professeur communiste qui participa au mouvement de résistance Libération-Nord avant d'être capturé par la Gestapo et déporté dans divers camps de concentration, où les prisonniers communistes l'auraient apparemment davantage maltraité que les surveillants nazis. G. Desbuissons, « Maurice Bardèche : un précurseur du "révisionnisme" », *Relations internationales*, no 65, printemps 1991, p. 32.

<sup>109</sup> G. Desbuissons, « Maurice Bardèche... », p. 33.

<sup>110</sup> C. Nicault, « Antisionisme... », p. 50.

<sup>111</sup> Roland Lewin cité par G. Desbuissons, « Maurice Bardèche... », p. 34.

« révisionnistes » allemands. En fait, tout comme cela avait été la position dominante adoptée par rapport à la thèse du totalitarisme durant les deux périodes précédentes, l'ensemble des auteurs français refusaient de dédramatiser le nazisme en le comparant ou en en faisant une conséquence du communisme. Selon eux, les deux systèmes se partageaient équitablement le trône de l'horreur. Cette idée n'était pas répandue que du côté français. Elle était également clairement inscrite dans les écrits britanniques.

Du côté américain, Charles Maier, dans un essai portant le titre révélateur de « Immoral Equivalence », a déclaré qu'il était gênant que des « historians of mass murder relativize the Holocaust, search for alternative horrors that other people have perpetrated, link slayers and slain in a dialectic of victimhood <sup>112</sup> ». L'auteur semble également avoir eu pour dessein de mettre définitivement au rancart la thèse du totalitarisme, qui avait pourtant été si chère aux auteurs américains lors des périodes de 1948-1955 et de 1968. Par ailleurs, plusieurs auteurs britanniques ont, tout comme les Français, critiqué l'aspect anticommuniste de l'opération : « ...it also reveals that underlying the whole debate as well as the events at Bitburg is the phenomenon of a revived and strengthened political and intellectual anti-Communism <sup>113</sup> ». Le fait de n'avoir vu dans l'*historikerstreit*, ou du moins dans les arguments de Nolte et de Stürmer, qu'une expression de l'anticommunisme nous paraît réducteur et révélateur du fait que les observateurs étrangers étaient las de la persistance de cette donnée dans le système mondial et dans l'historiographie. Contrairement à la situation de 1948-1955 et de 1968, il semble que le

<sup>112</sup> C. Maier, « Revising the Nazi Past.. », p. 37

<sup>113</sup> R.J. Evans, « The New Nationalism... », p. 791.



gouvernement américain n'ait plus eu le soutien inconditionnel des historiens et des journalistes dans sa lutte contre communisme. La théorie du totalitarisme était donc, en ce sens, devenue désuète.

### 3.1.2 Le contexte de la détente

Entre la cérémonie de Bitburg, l'éclatement de la querelle des historiens proprement dite et le moment où le sujet s'est popularisé auprès des auteurs étrangers, le contexte international s'est significativement modifié. La tension entre l'Est et l'Ouest qu'avait laissée la crise des euromissiles s'était, en 1986, relativement dissipée, notamment avec le sommet de Reykjavik puis, en 1987, avec la signature en décembre du traité de Washington<sup>114</sup>. Cette entente stipulait l'élimination, par les États-Unis et l'URSS, de deux catégories de missiles à têtes nucléaires<sup>115</sup>. Cette même année avait vu les relations entre la RFA et la RDA se normaliser ; la visite d'état de Honecker en RFA en fut un signe marquant. En septembre 1987, le chef du gouvernement communiste de la RDA passa 4 jours à « l'Ouest »<sup>116</sup>. Il est donc probable que les protagonistes de l'*historikerstreit* aient en partie pris position dans le débat en fonction de leur opinion sur les rapports que l'Allemagne devait entretenir avec l'Est. Les observateurs étrangers

<sup>114</sup> E.J. Hobsbawm, *L'Âge des extrêmes. Histoire du court XXe siècle 1914-1991*, Bibliothèque Complexe, Bruxelles, 1999, p.333.

<sup>115</sup> P. Kennedy, *Naissance et déclin des grandes puissances. Transformations économiques et conflits militaires entre 1500 et 2000*, Éd. Payot, Paris, 1989, p. 580-582. L'auteur suggère que le changement dans l'attitude américaine par rapport au conflit avec les soviétiques était dû à la perte de vitesse économique du pays et aux pressions faites par les lobbies, par les comités d'action politique et par les divers groupes à qui une politique d'ultra-fermeté envers l'URSS nuisait.

<sup>116</sup> D.L. Bark et D.R. Gress, *Democracy and its Discontents...* p. 489.

semblent avoir fait exactement de même, comme l'a fait remarquer Soutou, en prenant bien soin de laisser deviner sa position quant au « socialisme réel » :

« ...dans l'ensemble les partisans d'une ligne ferme face à Moscou ne croient pas que les crimes de l'hitlérisme doivent faire oublier ceux du communisme, alors que les partisans de la Détente, à force de souligner la singularité du nazisme, perdent un peu de vue les conséquences du « socialisme réel »<sup>117</sup>

Probablement encouragés par l'événement de Bitburg, les révisionnistes avaient développé l'idée que la RFA « had always been on the right side in the struggle against the bolshevist enemy<sup>118</sup> ». On affirma, toujours en faisant référence à Bitburg, que : « Rather than making the Allies' victory over Nazism, the commemoration was to stress the Federal Republic's anti-Communist integration in the western alliance.<sup>119</sup> » Cette manière aussi nette de faire du révisionnisme une arme contre le communisme a certes incité des auteurs britanniques, français et américains, déjà « agacés » par la persistance de la thèse du totalitarisme et par l'anticommunisme épuisé des États-Unis, à prendre position contre lui. En outre, plusieurs trouvaient tentant d'établir une certaine continuité entre la lutte que les nazis avaient menée contre le bolchevisme et celle que l'OTAN avait depuis longtemps engagée avec le même adversaire. Cette continuité ou comparaison pour le moins gênante a pu orienter la réflexion des auteurs et les porter à prendre partie pour le « clan » d'Habermas. Finalement, le mouvement pacifiste européen et américain de même que la Détente qui venait de s'installer après l'épisode des euromissiles et la

<sup>117</sup> G-H. Soutou, « La querelle des historiens allemands... », p. 63.

<sup>118</sup> J Leaman, « The decontamination of German history : Jürgen Habermas and the *Historikerstreit* in West Germany » dans *Economy and Society*, vol. 17, 1988, p. 526.

<sup>119</sup> Geoff Eley, « Viewpoint. Nazism, Politics and the Image of the Past : Thoughts on the West German *Historikerstreit* 1986-1987 » dans *Past & Present*, no 121, 1988, p. 176.

crainte d'une catastrophe qu'il avait suscitée semblent avoir été, pour une majorité, de bonnes raisons de laisser tomber les comparaisons et les échelles de cruauté.

### 3.2 Une nouvelle réalité : l'Allemagne et sa position dans le monde

#### 3.2.1 Sa politique intérieure

Comme l'a écrit Ian Kershaw, « en Allemagne fédérale, l'historien contemporain et ses travaux appartenaient au monde public, (et) que les conflits d'interprétation auxquels donnaient lieu le nazisme étaient indissociables d'une perpétuelle redéfinition de l'identité politique ouest-allemande.<sup>120</sup> » Ce faisant, l'*historikerstreit* eut pour effet d'amener les historiens français, britanniques et américains à s'interroger sur le fonctionnement du système politique allemand. En fait, l'ensemble des auteurs se sont entendus pour dire que la dimension politique inhérente au débat est ce qui lui a donné tant d'ampleur. En ce sens, le chancelier Kohl aurait eu un grand rôle à y jouer et il est possible que des auteurs se soient servis de l'*historikerstreit* pour donner leur opinion sur la politique allemande. En effet, les auteurs britanniques ont abondamment critiqué le système gouvernemental allemand. Dans une affirmation qui frôle le reproche, Evans a soutenu que Kohl avait :

« a systematic policy of placing its own men in charge of the country's radio and television stations; the press is heavily dominated by supporters of the ruling coalition; and state control over the curriculum, over history textbooks, and over university appointments is extensive.<sup>121</sup> »

<sup>120</sup> I. Kershaw, *Qu'est ce que le nazisme? Problèmes et perspectives d'interprétation*, éd. Gallimard, France, 1997, p. 361.

<sup>121</sup> R.J. Evans, « The New Nationalism... » p. 787.

La presse britannique répandait l'idée que le chancelier cherchait à diminuer l'importance du nazisme pour éventuellement arriver à augmenter l'influence internationale de l'Allemagne. Cette observation fut d'autant plus populaire qu'une grande partie de la communauté historique faisait un parallèle entre le débat et l'élection du bavarois Franz-Joseph Stauss, qui avait déclaré qu'il était temps que l'Allemagne retrouve une image positive de son passé.

En outre, de nombreux historiens français ont déploré une mauvaise utilisation de l'histoire, qui avait plus que jamais une « fonction » politique. Par exemple, Soutou a insisté sur l'aspect du débat qui en a fait une arme politique vide et facile: « Accuser ses adversaires de complaisance rétrospective envers le nazisme est une des armes favorites de l'intellectuel de gauche allemand. Habermas n'a pas su résister à la tentation... » Étienne François a également relevé cette caractéristique du débat en affirmant que la querelle se transforma rapidement en un « affrontement sans condition, mêlant histoire et politique, multipliant à l'envi amalgames et procès d'intention ...<sup>122</sup>».

Finalement, Evans a soutenu que les idées de Nolte ouvraient la porte à une « éventuelle » unification de l'Allemagne :

« But if it were accepted that the unification of Germany under Bismarck did not lead to the two world wars and that the crimes of Nazi Germany were not exceptional, then the argument for German reunification would be immensely strengthened and

---

<sup>122</sup> É. François, « Allemagne la "révision" ... », p. 80.

West Germany would be in a much better position to try to achieve it.<sup>123</sup>»

Dans les interprétations américaines de l'*historikerstreit*, il ne fut guère question de la politique intérieure de l'Allemagne. Peut-être les Américains n'étaient-ils pas prêts à critiquer un système qu'ils avaient fortement contribué à mettre en place.

### 3.2.2 Le poids de l'Allemagne dans le monde

Dès les années soixante-dix, la RFA avait retrouvé sa puissance économique. Le PNB ouest-allemand représentait plus du quart de celui de la CEE et la RFA possédait plus du tiers des réserves monétaires de l'Europe. Un tel contrôle financier n'était pas sans déplaire aux autres membres de la CEE de même qu'aux États-Unis, qui avaient dû céder à la RFA la position de premier exportateur mondial. L'Allemagne de l'Ouest était également bien ancrée dans les rouages de la politique internationale. En 1981, la 35e assemblée de l'ONU fut présidée par le représentant ouest-allemand et le pays fournissait 8.3% du budget de l'organisation, ce qui le plaçait au 4e rang de ses contribuables<sup>124</sup>. Dans ce contexte où la RFA gagnait très rapidement en puissance, plusieurs auteurs se sont laissé tenter et ont affirmé que le président Reagan, en acceptant le programme de déplacement du gouvernement allemand qui le faisait passer par Bitburg, a encouragé le

<sup>123</sup> R.J.Evans, « The New Nationalism... », p. 781. Il est intéressant de noter que dans tous les textes que nous avons consultés sur la question, seul celui d'Evans présentait la réunification de l'Allemagne comme quelque chose de possible.

<sup>124</sup> P. Guillen, *La question allemande...*, p. 101 à 105.

développement du révisionnisme en Allemagne. Nous pouvons supposer qu'à cette époque, l'appui de la RFA était encore précieux pour les Américains afin de faire face à l'URSS et qu'il ne leur était plus aussi facilement gagné, puisque les Allemands étaient maintenant économiquement et politiquement indépendants. Quoiqu'il en soit, cet événement a choqué une importante majorité des observateurs étrangers, autant aux États-Unis qu'en Europe. Par exemple, l'auteur Elie Wiesel a vivement protesté en écrivant que la place du président se trouvait avec les victimes des SS et non avec les bourreaux.<sup>125</sup> De plus, un journal français, préoccupé par ce qui se passait chez son « principal voisin et partenaire dans la Communauté Européenne » a donné un « F » en histoire à Reagan et à Kohl<sup>126</sup>.

En Allemagne et ailleurs, Bitburg a été interprété par beaucoup comme la confirmation du statut de l'Allemagne en tant que membre respectable de l'OTAN. Ce faisant, l'événement donna du poids à l'argument émancipateur que Kohl avançait régulièrement, soit « l'avantage d'être né après », que beaucoup trouvaient trop facile et inapproprié. On a désapprouvé le fait que Reagan reconnaisse les « blessures de guerre » de l'Allemagne, du moins qu'il le fasse d'une manière improvisée et avec maladresse. À ce propos, Charles Maier a affirmé que « The trivialization of memory was exemplified

<sup>125</sup> R.J.Evans, « The New Nationalism... », p. 790.

<sup>126</sup> L. Ferry, « Préface » dans *Devant l'Histoire, les documents de la controverse sur la singularité de l'extermination des Juifs par le régime nazi*, Éd. Du Cerf, Paris, 1988, p. VII.

by Bitburg at first glance, only a public relation botch by two leaders with a woefully deficient sense of history.<sup>127</sup> »

Dans le cadre de leur discussion sur l'*historikerstreit*, une grande partie des auteurs ont interprété les arguments avancés par Nolte et par Stürmer en fonction du rôle joué par l'Allemagne au sein des relations internationales. Georges-Henri Soutou y a vu une tentative pour accentuer « l'enracinement occidental de l'Allemagne et l'amitié franco-allemande<sup>128</sup> », de même qu'une manœuvre pour « éliminer du cercle des pays de l'OTAN les inimitiés nationales<sup>129</sup> » qui ralentissaient la « normalisation » de la situation de l'Allemagne dans les relations internationales. Toutefois, plus facilement perceptible était la crainte que de nombreux historiens britanniques ont formulée par rapport à la possible acceptation des théories de Nolte et de Stürmer. Certains thèmes de leur réflexion, surtout celle de Stürmer, concernaient le rôle et la puissance qu'aurait dû, selon eux, avoir l'Allemagne, dans le cadre des relations internationales. Ainsi, en relativisant son passé nazi, cette dernière serait davantage susceptible d'être amenée à jouer un plus grand rôle dans le monde. Ce raisonnement de même que son aboutissement logique inquiétaient les auteurs britanniques, qui étaient en grande majorité en faveur du statu quo quant au rôle de l'Allemagne dans le monde. Selon eux, la RFA en faisait déjà assez.

« Stürmer has made a deliberate attempt to convey to as large an audience as possible what he takes to be the lessons of German

<sup>127</sup> C. Maier, « Revising the Nazi past for the Kohl era. Immoral Equivalence » dans *The New Republic*, 1er décembre 1986, p. 37.

<sup>128</sup> G.H. Soutou, « La "querelle des historiens"... », p. 63.

<sup>129</sup> G.H. Soutou, « La "querelle des historiens"... », p. 70.

history, in the belief that "the future is won by those who coin concepts and interpret the past"<sup>130</sup>».

Du côté américain, un lien direct a souvent été fait entre accordé par Kohl aux révisionnistes et la présumée aspiration allemande d'accroître son rôle international: « One neorevisionnist, Michel Stürmer, has argued in a series of impressive essays that young Germans need a balanced view of their country's past if they are to take an important role in the European present.<sup>131</sup>». Il semble donc que, contrairement à ce qui avait été le cas en 1968, la position reflétée dans les écrits américains n'était pas celle prônée par le gouvernement de ce pays.

### 3.2.3 L'État d'Israël et l'antisémitisme

Entre autres à cause de la sortie du film *Holocaust*, l'opinion internationale s'était, depuis la fin des années soixante-dix, sensibilisée à nouveau au génocide<sup>132</sup>. De ce fait, la cérémonie de Bitburg engendra de nombreuses protestations de la part d'auteurs juifs, comme Elie Wiesel, mais aussi du Congrès juif et de l'État d'Israël. Malgré cela, le chancelier Kohl et le président Reagan s'entendirent pour maintenir la cérémonie<sup>133</sup>. Il est probable que cet événement précis, de même que l'intention des révisionnistes de relativiser l'importance du génocide, a mené des auteurs à y voir une attaque directe

<sup>130</sup> J.Z. Muller, « German Historians at War » dans *Commentary*, vol. 87, no 5, mai 1989, p. 36.

<sup>131</sup> S. Sullivan, « Europe Faces Its Nazi Past. » dans *Newsweek*, 20 avril 1987, p. 36.

<sup>132</sup> I. Kershaw, « *Qu'est-ce que le nazisme...* », XII

<sup>133</sup> I. Farçat, « L'Allemagne de la Conférence... », p. 220.



envers l'État d'Israël. Plusieurs d'entre eux ont donc succombé à la tentation de qualifier d'antisémites les révisionnistes. «... a group of anti-Semitic historians and publishers busy "revising" the Holocaust ...<sup>134</sup>». Des parallèles ont également été faits entre les révisionnistes allemands et des négationnistes français pour qui l'holocauste, selon Pierre Milza, aurait constitué « un verrou qu'il convien(ait) à tout prix de faire sauter, dans une perspective de légitimation du discours et de l'action antisémite »<sup>135</sup>.

Ainsi, sans toujours prendre soin de faire une distinction entre les différents « révisionnistes », de nombreux auteurs ont affirmé que la « révision » de l'histoire n'était qu'un « instrument de lutte contre l'État d'Israël<sup>136</sup> ». Par exemple, Catherine Nicault a supposé que les historiens et journalistes d'inspiration « révisionniste » s'affairaient à faire d'Israël un État illégitime. Selon son raisonnement, les négationnistes se seraient efforcés de convaincre le reste du monde que l'État d'Israël avait été fondé par les calculs stratégiques d'après guerre, que sa légitimité reposait sur « l'industrie de l'holocauste » et que les Juifs revivifiaient cette « industrie » à la sauce arabe, ce qui leur permettait de mener des entreprises terroristes contre ces mêmes Arabes<sup>137</sup>. Il nous semble que d'étendre ces intentions à l'ensemble des révisionnistes, sans faire de distinctions entre les arguments et aux auteurs, est à tout le moins risqué. Tout à fit à l'opposé se situe la thèse de Finkelstein sur l'industrie de l'holocauste, stipulant que

<sup>134</sup> J. Kramer, « Letter... », p. 134.

<sup>135</sup> P. Milza, « Le négationnisme en France » dans *Relations internationales*, no 65, printemps 1991, p. 19.

<sup>136</sup> C. Nicault, « Antisionisme et négationnisme » dans *Relations internationales*, no65, printemps 1991, p. 49.

<sup>137</sup> C. Nicault, « Antisionisme et... », p. 53-54.

plusieurs interprètent le génocide de manière à ce que l'extermination nazie justifie Israël et que toute tentative de relativisation ou d'historisation est interprétée comme une attaque directe envers cet État<sup>138</sup>. Tout comme Nicault, Finkelstein propose une thèse sans nuance, ce qui discrédite et marginalise considérablement sa théorie.

### 3.3 Le dan er allemand

#### 3.3.1 Aboutissement d'une réflexion amorcée dès la chute du IIIe Reich?

À la suite de la contestation sociale formulée en 1968 par les étudiants allemands face au passé nazi de leurs parents, de nombreux journalistes et historiens britanniques et français avaient accusé le peuple allemand d'avoir nié ce passé et d'avoir cherché dès 1948 à oublier les crimes perpétrés sous le régime nazi. Cependant, il semble que du côté français, l'opinion générale sur cette question avait évolué :

« À part quelques furieux d'extrême droite à peine plus nombreux que nos Faurissons, l'Allemagne fédérale n'a pas cherché à rejeter les passés allemands. Tous ses dirigeants ont reconnu qu'Auschwitz avait été perpétré au nom de la nation et avec la complicité au moins passive d'un grand nombre de ses membres.<sup>139</sup> »

Représentatif du courant d'explication dominant en France, Étienne François a expliqué que le mutisme dans lequel les Allemands étaient entrés à la fin de la guerre

<sup>138</sup> N.G. Finkelstein, « Daniel Jonah Goldhagen's 'Crazy' Thesis : A Critique of *Hitler's Willing Executioners* » *New Left Review*, no 224, 1997, 84.

<sup>139</sup> J. Rovin, « Introduction » dans *Devant l'Histoire, les documents de la controverse sur la singularité de l'extermination des Juifs par le régime nazi*, Éd. Du Cerf, Paris, 1988, p. XVIII. Cette opinion est également présente dans les texte de Georges-Henri Soutou et d'Isabelle Farçat.

s'était vite dissipé avec la reprise de leur économie<sup>140</sup>. Il est probable que la « normalisation » des relations entre la France et l'Allemagne ait été à l'origine de ce radical changement. En effet, l'arrivée au pouvoir de Schmidt en 1974 marqua le début d'un effort pour « consolider un axe Bonn-Paris<sup>141</sup> ». Dans les domaines économiques, politiques, diplomatiques et militaires, les gouvernements des deux pays se seraient efforcés de trouver « des solutions communes et des compromis qui dégagent incontestablement une ligne privilégiée franco-allemande sur les problèmes mondiaux.<sup>142</sup> » Il est toutefois intéressant de noter que les historiens britanniques et américains ayant traité de l'*historikerstreit* n'ont pas daté l'origine de la réflexion des Allemands par rapport à leur passé nazi.

### 3.3.2 Un parallèle entre les « révisionnistes » français, britanniques et américains

La révision de l'histoire nazie n'a pas été une pratique typiquement allemande. Cette tendance s'est également développée en France puis, dans une moindre mesure, en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Pour Pierre Milza, c'était une question d'ambiance, qui s'expliquait par le progressif éloignement des auteurs par rapport à l'holocauste et par le besoin international de s'en dissocier<sup>143</sup>. Il convient néanmoins de noter que les cas de révisionnisme en France, en Grande-Bretagne ou aux États-Unis étaient isolés et ne

<sup>140</sup> É. François, « Allemagne : la « révision »... », p.81.

<sup>141</sup> S. Berstein et P. Milza, *L'Allemagne de 1870 à nos jours*, éd. Armand Colin, Paris, 1997, p. 236.

<sup>142</sup> S. Berstein et P. Milza, *L'Allemagne de 1870...*, p. 236.

<sup>143</sup> P. Milza, « Le négationnisme... », p. 16.

provoquaient pas de débat, du fait qu'ils ne débordaient pas des murs des communautés historiennes, qui dans l'ensemble rejetaient les thèses proposées.

Beaucoup d'auteurs, comme nous l'avons déjà mentionné, ont donc affirmé que les premiers révisionnistes avaient été des Français. Jane Kramer a énoncé que « the original revisionists were Dreyfusards...who wanted to « revise » the judgment on Alfred Dreyfus after Captain Dreyfus was framed as a German spy...<sup>144</sup> ». Les Dreyfusards ne furent pas les seuls à vouloir minimiser, voire mettre en doute les complicités et les crimes nazis. Leur point de vue fut repris plusieurs décennies plus tard, notamment par Rassinier puis Robert Faurisson, qui, dans sa thèse de doctorat, tenta de faire la preuve que « gazer » six millions de Juifs était technologiquement impossible pour l'Allemagne de l'époque<sup>145</sup>. Kramer de même que Scott Sullivan ont ensuite affirmé que Jean Marie Le Pen, ce politicien français xénophobe réclamant « la France pour les Français », était beaucoup plus « de droite » que les révisionnistes allemands<sup>146</sup>. Il semble donc que les Américains, ayant peut-être « timidement » conservé des habitudes de l'époque où ils défendaient le peuple allemand à tout prix, aient prié les Français de critiquer « leurs auteurs » avant de s'attaquer aux révisionnistes allemands.

Du côté britannique comme du côté américain, les « révisionnistes » furent beaucoup moins nombreux et ne représentaient que de sombres groupes d'extrême droite,

<sup>144</sup> J. Kramer, « Letter... », p. 134.

<sup>145</sup> J. Kramer, « Letter... », p. 135.

<sup>146</sup> J. Kramer, « Letter... », p. 144 et S. Sullivan, « Europe faces... », p. 35.

beaucoup moins pris au sérieux par les personnalités critiques de leur entourage que Le Pen ou Faurisson l'étaient en France<sup>147</sup>. Cependant, l'importance du phénomène demeure majeure, car les révisionnistes allemands en ont bénéficié. En effet, contrairement à ce qui fut dit ou écrit ailleurs, les révisionnistes allemands n'ont jamais cherché à nier le phénomène du génocide. Comparés à Faurisson ou à Rassinier, Nolte et Stürmer avaient beaucoup plus de crédibilité et faisaient la preuve que l'Allemagne était plus disposée à s'interroger sur son passé que les autres pays occidentaux encore embourbés dans les tabous.

L'angle de vue et le contexte dans lequel on écrit paraissent donc être un facteur de la plus grande importance. En effet, pour trouver une argumentation différente de celles des auteurs français, américains et britanniques, il nous a fallu nous éloigner de ce triangle interprétatif.

« Cette controverse témoigne des difficultés que connaissent les Allemands de l'Ouest avec leur histoire, elle représente aussi une interrogation assez rare qui n'est sans doute possible qu'en Allemagne de l'Ouest. En effet, où trouve-t-on aujourd'hui un débat similaire? Ailleurs, de telles questions ne sont-elles pas « taboues » ? Sans passer par les souvenirs pénibles qu'évoque Klaus Barbie en France, l'ancien responsable SS des déportations à Lyon et dont le retard de quatre années apporté au procès trahit un profond malaise ; sans rappeler My Lai si vite « enterré » par les Américains...<sup>148</sup> »

<sup>147</sup> R. Frank, « Les négationnistes britanniques » dans *Relations internationales*, no 65, printemps 1991, p. 39.

<sup>148</sup> P. Létourneau, « Les Allemands et leur passé nazi » dans *L'Analyste*, no 18, été 1986, p. 61.

Ce point de vue détonne de ceux des auteurs britanniques, français et américains que nous avons lus. Certes, quelques-uns d'entre eux ont dit de l'*historikerstreit* qu'elle avait amené un questionnement sain en Allemagne. Néanmoins, jamais un parallèle semblable ne fut avancé même si cela aurait été tout à fait à propos. Cela démontre que les interprétations se sont réellement construites en fonction des perspectives nationales.

### **3.3.3 Conséquences dan ereuses que pourrait avoir sur l'identité allemande une telle déculpabilisation**

Plusieurs historiens considèrent que d'effectuer une « révision » de l'histoire empêcherait cette dernière d'accomplir une de ses principales missions, soit de conserver la « résonance vivante » des faits humains passés<sup>149</sup>. Les auteurs, autant américains que britanniques et français, partageaient généralement la crainte qu'une normalisation de l'histoire récente de l'Allemagne éliminerait le garde-fou qui nous protège maintenant d'une telle expérience, et se rangeaient, dans cette perspective, du côté d'Habermas :

« The danger is that the hard-earned moral lessons of World War II may die with the survivors, that only myth or caricature may remain... But the question, as Jürgen Habermas contends, is *how* the period will be perceived by future generations. Somehow, historians must find a way of portraying Nazism as both a chapter in the saga of European history and an example of human savagery that must never be allowed again.<sup>150</sup> »

<sup>149</sup> C. Maier, « Revising the Nazi past... », p. 36.

<sup>150</sup> S. Sullivan, « Europe faces... », p. 36.

Cette crainte typiquement « historienne » d'une récurrence de guerre européenne ou mondiale qui naîtrait d'une histoire amputée était accompagnée du souci de l'effet qu'aurait la « révision » de l'histoire sur l'identité nationale allemande. Comme l'a écrit un auteur britannique : « ..the central importance of the is issues not simply to historians and social scientists in West Germany but to the collective (national) identity of the West German public in general <sup>151</sup> » Leur connaissance du passé a amené les historiens à craindre que le baume que mettait sur l'identité allemande la normalisation de l'histoire du pays engendrerait le retour d'un nationalisme allemand négationniste :

« la négation de la singularité du nazisme ou sa banalisation et la soumission de l'historiographie à un tel objectif ne risquent-elles pas de ressusciter le mythe romantique d'une Allemagne, « empire du Milieu », ayant retrouvé une identité nationale dont l'éclat, un moment terni, serait enfin restauré par les soins d'une « mise en histoire » complaisante? <sup>152</sup> »

Le fait qu'Habermas ait dès le départ soulevé cette objection face à la théorie des « révisionnistes » a certes incité plusieurs historiens à se ranger de « son côté ». La crainte d'une récurrence allemande a été une constante dans l'historiographie britannique et française depuis la fin de la guerre. Qu'un intellectuel allemand de cette envergure ait souligné ce danger a peut-être permis à plusieurs historiens d'exprimer cette peur sans pour autant avoir l'air de s'acharner sur le cas de l'Allemagne.

La manière dont les historiens ont mené le débat révèle donc, en partie, une persistance de la vieille crainte du retour de la droite en Allemagne. En effet, comme

<sup>151</sup> J. Leaman, « The decontamination... », p. 519

<sup>152</sup> L. Ferry, « Préface » dans *Devant l'Histoire...*, p. VII-IX.

cela avait été le cas par rapport au réarmement allemand et lors du mouvement étudiant de 1968, beaucoup ont relié le débat à un présumé retour des tendances nationalistes des Allemands. Ce fut notamment le cas en France, où la position d'Habermas fut presque unanimement soutenue :

« cette "révision" de l'histoire allait de pair avec un retour du conservatisme en Allemagne fédérale. Habermas y voyait une tentative pour évacuer la question de la responsabilité collective et pour renouer avec les traditions nationales...<sup>153</sup> »

La crainte d'une remontée du nationalisme allait de paire avec la peur que la RFA tente à nouveau d'élargir son territoire. Le souvenir de la quête de l'espace vital a donc été très présent dans les textes d'auteurs britanniques, comme cela avait déjà été le cas chez les auteurs français dans le cadre des deux périodes précédentes.

« Subsequently Kohl lent his support to the ethnic German expellees from Silesia by attending their congress and publicly endorsing the boundaries of 1937, which of course involved about a third of Poland. As he spoke, banners were unfolded in the auditorium saying, « Silesia stays German ». <sup>154</sup>»

Contrairement à ce qui avait été leur habitude durant les périodes de 1948-55 et de 1968, c'est à dire la négation de tout lien entre le questionnement des Allemands sur leur identité nationale et des sursauts de valeurs ou d'idées nazies, certains auteurs américains reprochèrent aux Allemands d'utiliser les théories de Nolte pour servir les desseins d'une nouvelle droite.

« all of them have been taken up by the new German right, which makes a great deal of Goethe and Beethoven being just as German as Hitler (Hitler, of course, was Austrian), and talks

<sup>153</sup> I. Farçat, *L'Allemagne de la Conférence de Potsdam à l'unification*, Minerve, France, 1992, p. 221.

<sup>154</sup> R.J.Evans, « The New Nationalism... », p. 790.



about restoring the "real" fatherland to young Germans, as if Hitler could have slipped into the cracks of history...<sup>155</sup> »

Ce changement radical d'attitude était sans doute dû au fait que l'opinion américaine n'était plus liée aux positions gouvernementales. Ce détachement semble s'être amorcé avec la guerre du Vietnam.

### 3.4 Perspectives

Presque immédiatement après que la querelle ait éclaté, les historiens français, britanniques et américains ont majoritairement pris position dans l'*historikertreit*. Dans l'ensemble, ils se sont rangés du côté d'Habermas, contre la « révision » de l'Histoire. Leur réflexion, tout comme cela avait été le cas lors des deux épisodes précédents, fut orientée selon trois axes. Cependant, contrairement à ce qui s'était produit auparavant, les opinions des auteurs par rapport à ces trois dimensions ne varièrent que très peu selon leur nationalité.

Leur opinion sur le rôle que la RFA devait jouer dans le monde, sur la guerre froide et sur la manière de traiter le passé récent de l'Allemagne, a guidé la façon dont ils ont interprété l'*historikerstreit*. Plusieurs traits communs se sont dégagés de leurs réflexions. D'abord, les historiens ont été d'avis que les thèses des révisionnistes ont été utilisées par le gouvernement Kohl, qu'ils soupçonnaient d'être expansionniste et

---

<sup>155</sup> J. Kramer, « Letter from Europe » dans *The New orker*, 12 octobre 1987, p. 136.

droitiste, et ils furent choqués par l'encouragement que sembla donner Reagan aux révisionnistes lors de la cérémonie de Bitburg. L'anticommunisme jusqu'alors dénoncé par les auteurs français et britanniques le fut également par les auteurs américains, de même que la thèse du totalitarisme. Les auteurs qui étaient en faveur de la Détente hésitaient à comparer les crimes perpétrés par les nazis avec ceux commis lors des purges communistes. Finalement, l'ensemble des historiens français, britanniques et américains ont exprimé la crainte qu'une éventuelle révision de l'histoire allemande pourrait avoir pour effet d'encourager le retour d'un nationalisme en Allemagne. L'image d'une Allemagne si forte économiquement et dont l'implication internationale avait tant augmenté a peut-être fait en sorte de raviver le souvenir de l'Allemagne conquérante.

## Chapitre 4

### Le phénomène Goldha en

La réunification de l'Allemagne, terminée le 3 octobre 1990, modifia considérablement la situation du pays, autant sur le plan intérieur qu'extérieur. D'abord, le paysage urbain changea lorsque les forces américaines et celles de l'OTAN quittèrent Berlin en 1994. D'environ 300 000 soldats occidentaux au plus fort de la guerre froide, le soutien militaire à l'Allemagne passa à moins de 100 000 hommes cette année-là<sup>156</sup>. Les troupes soviétiques avaient également achevé leur retrait de la zone allemande à l'été 1994<sup>157</sup>. Probablement plus préoccupant pour les Allemands était le fait que l'excitation de retrouver leurs compatriotes avait vite laissé place à un mur social qui séparait les « Osis » des « Wessis ». Les épurations faites à partir des archives de l'ex-RDA étaient un signe de ce malaise, comme le chômage et les phénomènes de marginalisation étaient des indices laissant présager des problèmes de coexistence<sup>158</sup>. La population allemande devait également faire face, depuis quelques années, à des manifestations de xénophobie et de violence envers les immigrants de même qu'à la recrudescence de groupements néo-nazis<sup>159</sup>.

<sup>156</sup> J. Joffe, « German Grand Strategy after the Cold War » dans A. Baring éd., *Germany's New Position in Europe, Problems and Perspectives*, Oxford, 1994, p. 81.

<sup>157</sup> R. Poidevin et S. Schirmann, *Histoire de l'Allemagne*, Hatier, Paris, 1995, p. 456.

<sup>158</sup> R. Poidevin et S. Schirmann, *Histoire de l'Allemagne*, p. 452-453.

<sup>159</sup> S. Berstein et P. Milza, *L'Allemagne de 1870...*, p. 280.

En plus de chambarder la situation sociale, la réunification de l'Allemagne eut d'importantes répercussions économiques. La facture fut en effet très salée. En 1994, il y avait déjà eu plus de 500 milliards de DM transférés à l'est. Une récession secoua le pays mais la croissance économique reprit à la fin de 1994, l'Allemagne ayant toujours le plus grand potentiel industriel de l'Europe. Son économie était au troisième rang mondial, derrière celles des États-Unis et du Japon<sup>160</sup>.

Durant ces années mouvementées, la place de l'Allemagne au sein des relations internationales fut appelée à changer. En fait, selon Max Otte, le calcul de sa sécurité aurait été fait en fonction du soutien militaire des États-Unis, de l'élargissement du marché occidental et de l'ouverture vers les pays de l'est<sup>161</sup>. Favorable à une fédération européenne, le gouvernement Kohl était donc soucieux de conserver de bonnes relations avec les Américains, de solidifier le lien Paris-Bonn et de développer un lien subsidiaire avec la Grande-Bretagne. Néanmoins, le spectre de la puissance allemande a fait en sorte que Paris et Londres adoptèrent parfois des attitudes de réserve voire de défense face à l'Allemagne. La France était inquiète de la suprématie de sa voisine et la Grande-Bretagne hésitait à s'engager dans le système fédératif européen exigeant que proposait Kohl. Selon les Britanniques, la proposition du gouvernement allemand restreignait trop la liberté de circulation des marchandises et des capitaux<sup>162</sup>. Les États-Unis quant à eux

<sup>160</sup> R. Poidevin et S. Schirmann, *Histoire de l'Allemagne*, p. 447-451.

<sup>161</sup> M. Otte, *A Rising Middle Power? German Foreign Policy in Transformation, 1989-1999*, St. Martin's Press, New York, 2000.

<sup>162</sup> F. Kinsky, *L'Allemagne et l'Europe*, Fondation Jean Monnet pour l'Europe et Centre de recherches européennes, Lausanne, 1995, p. 138,153.

ne semblaient souhaiter qu'une chose : que l'Allemagne prenne davantage de responsabilités dans les affaires internationales, ce qui explique en partie l'implication croissante de l'Allemagne dans les conflits du golfe Persique en 1991, du Cambodge et de la Somalie en 1993<sup>163</sup>.

C'est dans ce contexte qu'évolua ce que les historiens et les journalistes ont très tôt baptisé le phénomène Goldhagen. Daniel J. Goldhagen, jeune politicologue de Harvard, publia sa thèse de doctorat aux États-Unis puis en Europe. *Hitler's Willing executioners. Ordinary Germans and the Holocaust* fut abondamment critiqué, voir démolit, par les historiens aux États-Unis puis en Allemagne, mais le livre et son auteur furent curieusement fort bien accueillis par la population allemande<sup>164</sup>. La thèse de Goldhagen est que les Allemands, à l'aube de la Deuxième Guerre mondiale, étaient très différents des autres peuples, puisqu'ils adhéraient, depuis le début du XIXe siècle, à l'antisémitisme éliminatoire. Cela les prédestinait donc à appuyer, voire encourager les nazis à procéder à l'épuration raciale.

<sup>163</sup> J.-P. Gougeon, *L'Allemagne dans les relations internationales de 1890 à nos jours*, Armand Colin, Paris, 1998, p. 79-82.

<sup>164</sup> D.J. Goldhagen, *Hitler's Willing Executioners. Ordinary Germans and the Holocaust*, Alfred A. Knopf, New York 1996.

## **4.1 Des considérations d'historiens**

### **4.1.1 Des facteurs récurants**

Comme cela avait été le cas lors de l'*historikerstreit*, les historiens se préoccupèrent davantage de critiquer le contenu théorique du livre de Goldhagen que de porter attention à la réaction qu'il suscita au sein de la population allemande. Ainsi, le nombre de comptes-rendus critiques surpassa de beaucoup le nombre d'articles analysant le succès du livre, et ce surtout en Grande-Bretagne. Malgré le fait que des dizaines de spécialistes avaient déjà critiqué l'ouvrage, il semble que l'ensemble des auteurs spécialistes de ces questions ont ressenti le besoin d'écrire sur le sujet, répétant parfois textuellement les critiques formulées par leurs collègues. Néanmoins, certains d'entre eux glissèrent, entre deux lignes de compte rendu, les raisons pour lesquelles ils croyaient que le livre avait connu une telle popularité en Allemagne. Il y eut également quelques auteurs qui consacèrent des articles entiers au phénomène. Contrairement à ce qui avait été le cas lors des trois périodes précédemment étudiées, certains facteurs explicatifs se répétèrent dans les textes d'auteurs américains, anglais et français. Ce sont ces facteurs que nous pouvons nommer des considérations d'historiens, puisqu'ils ne se rattachaient pas nécessairement au contexte mondial mais bien à la profession d'historien ou, dans une moindre mesure, au métier de journaliste.

Un des facteurs d'explication ayant fait l'unanimité est la publicité qui entourait la sortie du livre en Allemagne. Du côté américain, on affirma que les médias allemands

avaient accordé une place étonnante au livre et à l'auteur, contrairement à ce qui était habituellement le cas pour les ouvrages d'historiens : « The German reception was driven by the weekly newspaper *Die Zeit*, which published a series of reviews by prominent historians in April and May 1996, and then gave Goldhagen an unprecedented six pages to reply to them.<sup>165</sup> » On s'entendit également sur le fait que la réception enthousiaste du livre par le public américain avait eu tôt fait d'intéresser les Allemands. Étant déçus ou choqués par le succès d'un « mauvais livre », plusieurs auteurs se sont aussi plaints des commentaires positifs dont certains historiens de renom avaient gratifié l'ouvrage et qui avaient, selon eux, fait mousser les ventes:

« Mais il y a ici aussi autre chose à l'œuvre : l'incessante prétention de l'auteur à une originalité radicale a été approuvée sur la jaquette du livre par deux chercheurs connus, qui sont tous deux des auteurs distingués dans d'autres champs de l'histoire allemande, et qui louent de concert le travail de Goldhagen comme étant « d'une érudition phénoménale et d'une intégrité absolue [...] une compréhension profonde de l'histoire allemande moderne, d'une érudition irréprochable... à lire absolument. »<sup>166</sup> »

Évidemment, la publicité donnée à l'ouvrage par les historiens n'a pas seulement été positive. Cependant, qu'elle ait été positive ou négative, l'effet de la publicité demeura le même. Ce que l'on pourrait nommer l'effet Vatican ou la mise à l'Index du livre de Goldhagen a apparemment encouragé plusieurs personnes à lire l'ouvrage que les historiens se donnaient tant de mal à critiquer. Goldhagen lui-même expliqua, en citant une admiratrice, que l'acharnement des historiens à proscrire la lecture de son livre avait

<sup>165</sup> A.D. Moses, « Structure and Agency in the Holocaust: Daniel J. Goldhagen and his Critics » *History & Theory*, vol 37, no 2, 1998, p. 195, note 3.

<sup>166</sup> F. Stern, « Une nation, un peuple, une théorie? » *Le Débat*, no 93, 1997, p. 151.

eu l'effet contraire et qu'il eut plutôt pour conséquence de piquer la curiosité des gens<sup>167</sup>. Les auteurs américains affirmèrent que la réaction des historiens allemands face à ce livre avait fait croire à la population que Goldhagen avait mis le doigt sur une vérité qui avait jusqu'alors échappé à la communauté historique<sup>168</sup>.

La majorité des auteurs britanniques se rallièrent à l'explication de la mise à l'Index. Certains ajoutèrent que les responsables de la mise en marché du livre en profitèrent pour affirmer que rien de ce qui avait jusqu'alors été dit sur les causes de l'holocauste n'était vrai<sup>169</sup>. Face à toute la publicité entourant le livre de Goldhagen, les auteurs britanniques affirmèrent ne pas vouloir participer au marketing en écrivant sur le phénomène. « J'étais d'avis que ce livre ne méritait pas la publicité qui l'entourait et que je ne ferais rien qui puisse l'aider à en recevoir davantage.<sup>170</sup> » C'est probablement cette attitude de la part des auteurs britanniques qui a fait en sorte que les comptes-rendus critiques écrits au sujet du livre de Goldhagen, bien qu'ayant été nombreux, parurent surtout dans des revues savantes.

Des auteurs français ajoutèrent que le livre, ayant bénéficié d'une publicité impressionnante, était devenu un événement : « Certes, l'attention du public a

<sup>167</sup> D.J. Goldhagen, « Réponse à mes critiques » *Le Débat*, no 93, 1997, p. 176-177.

<sup>168</sup> Cette idée, quoique présente dans les textes de la majorité des auteurs américains, est particulièrement explicitée dans le texte de A.D. Moses, « Structure and Agency... », p. 196.

<sup>169</sup> B. Crick, « Book Review » *The Political Quarterly*, vol 68, no 1, 1997, p. 104.

<sup>170</sup> I. Kershaw, *Qu'est-ce que le nazisme...*, XIII.



volontairement été attirée sur un livre provocant, mais le succès en a été aussi favorisé par le bouche à oreille, le livre devenant dès sa parution l'événement dont on parle.<sup>171</sup> » Tout comme les auteurs américains et britanniques, l'ensemble des observateurs français furent d'avis que le livre avait été sur-médiatisé : « L'écho rencontré en Allemagne s'explique également par la sur-médiatisation de l'ouvrage, avant même qu'il n'ait été disponible en version allemande.<sup>172</sup> » La publicité ne fut cependant pas le seul facteur d'explication commun aux auteurs des trois pays. On affirma également que Goldhagen avait utilisé un ton particulier qui détonnait de celui des autres auteurs ayant écrit sur le sujet. Son ton provocant et impliqué suscita l'intérêt des lecteurs généralement peu intéressés par l'écriture aseptisée des historiens.

« A provocative interpretation of the Holocaust coupled with a passionate and angry prose did much to spark the controversy, sustain the media hype, and arouse public interest... Its angry and passionate tone, while very popular, contradicts the detached style systematically cultivated by foremost Holocaust historians...<sup>173</sup> »

Les auteurs français et britanniques ont insisté sur le fait que la crudité des descriptions faites par Goldhagen était pour beaucoup dans la popularité du livre. « Le succès de Goldhagen auprès du grand public est venu, pour une partie non négligeable, de la crudité de ses descriptions... » À cet égard, le livre pouvait être très néfaste pour la connaissance historique de l'holocauste : « My other worry is that the common reader, Gentile as well as Jew, will probably skip the intellectual history anyway and go for the

<sup>171</sup> H. Mirard-Delacroix, « Postface » du livre de N. Finkelstein et R. Birn, *L'Allemagne en procès. La thèse de Goldhagen et la vérité historique*, Éditions Albin Michel, Paris, 1999, p. 175.

<sup>172</sup> J. Solchany, « De la régression analytique à la célébration médiatique : le phénomène Goldhagen » *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol 44, no 3, 1997, p. 528.

<sup>173</sup> I. Deák « Holocaust Views : The Goldhagen Controversy in Retrospect » *Central European History*, vol 30, no 2, 1997, p. 295

vivid accounts of the horrors and atrocities.<sup>174</sup>» On peut ici déceler un lien avec ce qui s'était produit lors de l'*historikerstreit*, soit le refus de comparer les révisionnistes français et britanniques avec les révisionnistes allemands. Comme les auteurs ont insisté sur le fait que le livre de Goldhagen n'avait connu ni en France ni en Grande-Bretagne un succès comparable à celui connu en Allemagne, nous pouvons comprendre que, selon eux, les publics français et britanniques ne se sont pas laissés impressionner par des descriptions horribles et des photographies troublantes.

Les auteurs expliquèrent également le succès de Goldhagen par son charme. L'expression « nice guy » pour définir le jeune politicologue s'est retrouvée dans l'ensemble des nombreux textes que nous avoavoavoavoavoavoavoavoavoavoavoavoavoavoavoav

allemande » depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale : « When in Germany, however, both Goldhagen and his admirers put a much greater emphasis on this sudden post-World War II transformation, thereby offering spiritual solace to the postwar generation of Germans.<sup>175</sup>» Cette critique envers le charme « littéraire » de Goldhagen, bien que présente chez des auteurs des trois pays, a été moins fréquente que le reproche d'avoir voulu, par son élégance et par sa rhétorique, charmer le public allemand lors des nombreuses entrevues télévisées ou radiodiffusées auxquelles le jeune politicologue a participé.

<sup>174</sup> B. Crick, « Book Review »..., p. 106.

<sup>175</sup> I. Deák « Holocaust Views... », p. 299

« Il semble qu'il ait cherché à séduire ses auditeurs allemands. Si l'on en croit les comptes rendus de presse allemande, il le fit avec un succès triomphal. Lors de ma brève visite en Allemagne début octobre, je me suis laissé dire que son charme, sa présence télégénique et ses manières conciliantes avaient captivé le public et amadoué les critiques. <sup>176</sup>»

Face à ce commentaire, Goldhagen répondit que de « penser que des milliers d'Allemands cultivés ont pu être séduits par les traits de ma physionomie et la courtoisie de ma conduite..., c'est de mépriser l'intelligence de la génération présente qui se débat avec la période la plus sombre de l'histoire de sa nation en cherchant à la comprendre. <sup>177</sup>» L'auteur controversé ne fut pas le seul à mentionner le questionnement de la jeunesse allemande comme facteur d'explication de la popularité de son livre. Pratiquement tous les auteurs le mentionnèrent, en ajoutant souvent que ce questionnement était sain. « Si l'on regarde le succès accordé par le public allemand, en particulier la jeunesse allemande, à Daniel Goldhagen, on voit qu'il y a une soif de mieux comprendre ce qui a pu mener au massacre le plus terrifiant de l'histoire humaine. <sup>178</sup>» Les auteurs affirmèrent généralement que la présence de ce questionnement était compréhensible et qu'il était très positif que ce genre de débat dépasse le seul cercle des historiens professionnels, comme cela avait été le cas lors de l'*historikerstreit*.

Beaucoup d'essayistes britanniques, américains et français ont également expliqué le succès du livre par le caractère simple, voir simpliste, de sa thèse. Les lecteurs,

<sup>176</sup> F. Stern, « Une nation... », p. 151.

<sup>177</sup> D.J. Goldhagen, « Réponse à mes critiques », p. 177.

<sup>178</sup> E. Husson, « Lire Daniel Goldhagen? Avons-nous déjà oublié Raul Hilberg, Christopher Browning, Philippe Burrin...? » *Documents. Revue des questions allemandes*, no 5, 1996, p. 32.

souvent découragés par les thèses complexes et nuancées des historiens, auraient été ravis de trouver un livre simple expliquant une question d'importance. « Broader issues like these are of little concern to Goldhagen, whose more narrow focus help account for the book's popularity.<sup>179</sup> » Goldhagen répondait très clairement à une question que les Allemands se posaient sur leur passé depuis la fin de la guerre.

« ...puisque la Shoah défie les explications courantes...avancées par les historiens, pourquoi et comment a-t-elle pu advenir? Or, à cette interrogation Goldhagen apporte une réponse simple, limpide, illustrée d'épisodes monstrueux et tragiques, en intégrant le tout dans une démonstration globale qui pointe le doigt sur les coupables. Qui ne serait attiré et séduit?<sup>180</sup> »

Le public allemand aurait également été secoué par la virulence des accusations portées par Goldhagen. « Goldhagen's relentless insistence that the destruction of the Jews could not have occurred without the active collaboration, participation and majority of Germans is as dramatic an indictment as was Zola's *J'accuse* a century ago.<sup>181</sup> » De plus, les auteurs affirmèrent que Goldhagen avait succombé à la tentation de se contenter de donner aux Allemands, dans un ouvrage apparemment crédible, le récit auquel ils s'attendaient: « Goldhagen s'adresse en fait à un public qui ne demande qu'à entendre ce qu'il croit déjà.<sup>182</sup> »

<sup>179</sup> D. Beisel, « Europe's Killing Frenzy », *The Journal of Psychohistory*, vol 25, no 2, automne 1997, p. 208.

<sup>180</sup> F. Bédarida, « Le peuple allemand, l'antisémitisme et le génocide », *Esprit*, mars-avril 1997, p. 109.

<sup>181</sup> S. Woolf, « Beyond Belief? », *History Today*, vol 47, no 11, novembre 1997, p. 59.

<sup>182</sup> O. Bartov, « Monstres ordinaires », *Le Débat*, no 93, 1997, p. 131.

Bref, en plus de la publicité démesurée l'ayant entouré, le livre de Goldhagen aurait plu au public allemand par l'ensemble de ses faiblesses professionnelles : son manque de rigueur intellectuelle, son schéma explicatif monocausal, sa subjectivité et son sensationnalisme. Il est donc compréhensible que des historiens sérieux ayant travaillé des années pour faire avancer la recherche sur les causes de l'holocauste aient été agacés par le succès du livre de Goldhagen et aient noirci tant de papier afin de le discréditer. Il est néanmoins pertinent de noter que ces considérations sous-entendent que le peuple allemand, trop avide de réponses, se serait bêtement laissé berner par un mauvais livre, un auteur charismatique et une entreprise de marketing.

#### **4.1.2 L'historiographie relative à l'industrie de l'holocauste**

Comme nous l'avons mentionné au dernier chapitre, une thèse stipulant que les écrits sur l'holocauste pouvaient être utilisés à des fins de propagande s'est développée depuis quelques années. Le principal tenant de cette thèse est sans doute Norman Finkelstein. Ce dernier affirme que « l'industrie de l'holocauste » a débuté lors de la guerre israélo-arabe de juin 1967. L'État d'Israël ayant pour allié les États-Unis, les intellectuels juifs américains auraient « découvert » Israël et l'auraient dorénavant présenté comme étant un bastion de la civilisation occidentale, bataillant contre des hordes d'Arabes. Selon cette théorie, l'holocauste justifiait l'existence de l'État d'Israël et sa protection face à toute attaque. Ce pays fut dès lors représenté comme le dernier rempart contre un nouveau génocide. Relativiser l'holocauste devenait donc une attaque

directe contre Israël<sup>183</sup>. Évidemment, cette thèse très politique, nécessitant pratiquement une prise de position quant à la légitimité de l'État d'Israël, est très loin de faire l'unanimité chez les historiens. Néanmoins, comme les théories de ces deux auteurs sont pratiquement liées, l'historiographie relative à l'industrie de l'holocauste influença la façon dont les historiens ont interprété le succès de Goldhagen auprès du public allemand. Les thèses de Goldhagen de même que celles de Finkelstein sont si catégoriques qu'elles ont généralement entraîné des prises de position très arrêtées.

Pour sa part, Finkelstein affirma que le succès du livre tenait au fait que les gens avaient été très sensibilisés par la littérature de l'holocauste et que le livre de Goldhagen avait présenté comme « l'ultime testament sur l'Holocauste nazi <sup>184</sup> ». Selon cet auteur, Goldhagen serait à la recherche sur le génocide nazi ce que « Elie Wiesel est à la mémoire de l'holocauste.<sup>185</sup> » Partageant l'opinion de Finkelstein, un auteur juif britannique s'est également intéressé au succès que le livre avait connu en Amérique. Il affirma à ce propos que « Daniel Goldhagen's book has enjoyed extraordinary success with America's large Jewish community and elsewhere, for reasons that can have little to do with any intrinsic merit. ... Nowadays, the Holocaust has become something of an industry, especially in America. <sup>186</sup> » Cette affirmation illustre bien que la prise de position par rapport au concept de l'industrie de l'holocauste ne dépend pas de la

<sup>183</sup> N. Finkelstein, « Daniel Jonah Goldhagen 'Crazy' Thesis ... », p. 83-85.

<sup>184</sup> N. Finkelstein, « Les folles thèses de Daniel Goldhagen. Une critique des Bourreaux volontaires de Hitler » dans N. Finkelstein et R. Birn, *L'Allemagne en procès. La thèse de Goldhagen et la vérité historique*, Éditions Albin Michel, Paris, 1999, p. 106. Bien que basés sur son article cité précédemment,

certains aspects furent plus profondément traités, d'où la pertinence de citer les deux textes de cet auteur

<sup>185</sup> N. Finkelstein, « Les folles thèses... », p. 99.

<sup>186</sup> Rabbi D.J. Goldberg, « Book Review », *International Affairs*, vol 73, no 2, avril 1997, p. 375-376.

nationalité ou de l'appartenance religieuse mais dépend plutôt de choix professionnels et d'opinions politiques. Ainsi, Stern, compatriote de Finkelstein, adopta une toute autre position et déplora le fait que le livre et son succès aient « renforcé et réveillé d'anciens préjugés : un sentiment anti-allemand latent chez les Américains, particulièrement les Juifs, et le sentiment parmi les Allemands que les Juifs ont un intérêt particulier à commémorer l'Holocauste...<sup>187</sup> » Selon ce dernier, l'industrie de l'holocauste ne serait donc qu'un vieux préjugé qu'il faudrait cesser d'encourager.

#### 4.2 La fin de la guerre froide

Sans toujours prendre position par rapport à l'actualité, la majorité des auteurs français ont insisté sur le fait que la fin de la guerre froide avait permis l'écriture du livre de Goldhagen et façonné la manière dont il a été reçu par le public allemand. Ces auteurs donnèrent ainsi raison à leurs compatriotes qui avaient, depuis la fin de la guerre, tant déploré le recours à la thèse du totalitarisme comme facteur d'explication du génocide. En fait, sans pour autant approuver la démarche et les résultats de Goldhagen, les auteurs français ont généralement affirmé qu'il s'était intéressé à des problématiques essentielles et était sorti du moule explicatif totalitaire, ce qui permettait éventuellement de faire des découvertes sur le véritable rôle que la population allemande a joué dans le génocide. « Les réflexions de Daniel Goldhagen s'inscrivent donc, semble-t-il, dans un *trend* récent de l'historiographie qui vise à placer les hommes ordinaires de l'Allemagne nazie au centre de l'analyse, sous la double analyse des impératifs de l'histoire du quotidien

---

<sup>187</sup> F. Stern, « Une nation... », p. 151.

(*Alltagsgeschichte*) et des remises en question du schéma totalitaire.<sup>188</sup> » Les Français ont donc souvent lié le livre de Goldhagen à l'exposition montée en 1995 sur la participation de la Wehrmacht au génocide, et ce afin d'illustrer que la guerre froide avait entretenu de nombreux tabous ayant empêché l'histoire de l'holocauste de progresser. Selon eux, dévoiler la participation de la Wehrmacht au génocide avant la chute du mur de Berlin aurait eu comme effet de ternir la réputation de l'armée ouest-allemande et donc d'ébranler un allié capital de l'Occident dans sa guerre contre le communisme<sup>189</sup>.

Il est très intéressant de constater que cette interprétation se retrouve seulement chez les auteurs français, malgré le fait que les auteurs britanniques et américains ont également cessé d'avoir recours à la théorie du totalitarisme depuis les événements de 1968, dans le cas des Britanniques, et l'*historikerstreit*, pour ce qui est des Américains. Il est probable que les auteurs français aient voulu démontrer que leurs compatriotes avaient eu raison dès les premières heures de l'historiographie du national socialisme de même que dans leur interprétation de la relation entre les Allemands et leur passé nazi. Ce raisonnement mène à la conclusion que la véritable histoire du génocide avait jusqu'alors été cachée pour des considérations politiques et stratégiques et que donc les historiens avaient failli à remplir leur mandat social d'exposer aux Allemands et au monde quelle avait été la véritable implication du peuple allemand dans le génocide.

---

<sup>188</sup> J. Solchany, « De la régression... », p. 515.

<sup>189</sup> É. Husson, « La recherche scientifique sur le.... », p. 464-465.



### 4.3 L'Allemagne dans le monde

#### 4.3.1 L'inquiétante et croissante puissance de l'Allemagne

La majorité des spécialistes des relations internationales s'entendent pour dire que, depuis la rumeur d'une réunification, la Grande-Bretagne et la France ont adopté une attitude de réserve par rapport à l'Allemagne, craignant de se retrouver dans une Europe déséquilibrée en sa faveur. Comme cela avait été le cas durant l'épisode de *l'historikerstreit*, le poids grandissant de l'Allemagne, en ce qui a trait aux relations internationales, eut pour effet d'insécuriser les Français et les Britanniques mais cette fois-ci, les auteurs américains ne semblèrent pas s'en alarmer, au contraire. Les observateurs de ces pays interprétèrent le phénomène Goldhagen dans cette perspective. Ainsi, malgré le lien Paris-Bonn, le courant interprétatif dominant en France laissait comprendre que le gouvernement allemand se servait du livre de Goldhagen pour se hisser au sommet des relations internationales.

« Cette mise en valeur de la « bonne Allemagne », qui tient particulièrement à cœur au chancelier Kohl, est certainement importante pour redonner à l'Allemagne la place qu'elle mérite en Europe et aux Allemands la possibilité d'une identité nationale positive. <sup>190</sup> »

Cette même notion fut reprise par la populaire revue britannique *The Economist*. Un auteur écrit en effet que la réaction du peuple allemand face à l'ouvrage de Daniel Goldhagen ne pouvait signifier que deux choses : « that Germans are increasingly confident that theirs is a normal country, and that they still live in fear that no one else

<sup>190</sup> L. Millot, « Le phénomène Goldhagen », *Documents. Revue des questions allemandes*, no 5, 1996, p. 19-20

thinks so.<sup>191</sup>» Sans trouver « anormale » l'Allemagne, les Français et les Britanniques n'étaient peut-être pas prêts à la voir tenir les guides des relations internationales.

De nombreux auteurs français et britanniques, à travers leur interprétation du phénomène Goldhagen, ont insisté sur le fait que le passé nazi de l'Allemagne continuait de préoccuper la population de manière significative. « Especially in Germany, the packed symposia, the full-page feuillets, the instant paperbacks, the chatter of television talk shows whether deeply moved (the proverbial *betroffen*), anxious, angry, respectful, or aggrieved spoke to the extraordinary resilience of the “past that will not pass away”<sup>192</sup>» La même idée s'est retrouvée dans les textes des auteurs français.

« La première évidence mise en lumière par le « phénomène Goldhagen » est que l'Allemagne n'a pas profité des cérémonies du 50<sup>e</sup> anniversaire de la capitulation du III<sup>e</sup> Reich pour tirer le rideau sur les crimes nazis, comme beaucoup le craignaient. ... En affirmant crûment ce que de nombreux Allemands gardaient secrètement jusqu'alors la malédiction d'appartenir à un peuple à jamais marqué comme criminel Goldhagen a permis à beaucoup de porter ce mal au grand jour...<sup>193</sup>»

Bien entendu, le questionnement de l'Allemagne par rapport à son passé était, selon les auteurs, très sain. Cependant, il était également, selon eux, la preuve que l'Allemagne n'avait pas terminé sa « normalisation » et qu'elle n'était donc pas encore prête à assumer le rôle de grande puissance. En sens inverse à cela, lors des périodes

<sup>191</sup> *The Economist*, 20 juillet 1996, p. 46.

<sup>192</sup> G. Eley et A. Grossmann « Watching Schindlers's List: *Not the Last Word*, Prologue», *New German Critique*, no 71, printemps-été 1997, p. 41. Dans le prologue de l'article, l'auteur a comparé l'effet du livre de Goldhagen sur les Allemands à celui qu'avait eu le film de Spielberg.

<sup>193</sup> L. Millot, « Le phénomène ... », p. 16-17.

précédentes, les Français et les Britanniques s'étaient inquiétés du contraire, à savoir comment un pays ayant un passé aussi noir pouvait occuper une si grande place au sein des relations internationales sans faire preuve d'un sincère questionnement quant à ce dernier.

Il faut également mentionner que le succès du livre de Goldhagen survint dans un contexte particulier. À cette même époque, l'Allemagne souhaitait voir l'Union européenne de même que l'OTAN s'élargir aux pays de l'est. L'amélioration puis la stabilisation des rapports avec les pays de l'est faisaient, depuis plusieurs années, partie de son calcul de sécurité. Les États-Unis ne s'y opposaient pas mais la France et la Grande-Bretagne s'en inquiétaient, craignant probablement de perdre leur influence économique et politique ou de voir renaître les ambitions territoriales de l'Allemagne; appréhension déjà manifestée de leurs interprétations de l'*historikerstreit*<sup>194</sup>. Cette inquiétude a transparu dans l'interprétation de plusieurs auteurs français et britanniques de la réaction allemande face au livre de Goldhagen. Ils ont voulu illustrer que le sincère questionnement entourant le succès du livre était un fait occidental.

« Yet the Goldhagen debate has predominantly remained a West German affair. I have found no interventions by East Germans. This absence does not only indicate that historical agendas (still) differ significantly in the former East and West. It also illustrates one of the main difficulties in comparing the GDR and National Socialism in public debates. Often, these comparisons intend either to relativise the criminality of Nazi Germany or to blow out of proportion the criminal dimension of the SED regime.<sup>195</sup>»

<sup>194</sup> M. Otte, *A Rising Middle Power? ...*

<sup>195</sup> B. Rieger « Daniel in the Lion's Den? The German Debate about Goldhagen's *Hitler's Willing Executioners* », *History Workshop Journal*, vol 43, 1997, p. 231.

Cette allusion au régime du Parti socialiste unifié (SED) démontre clairement que le raisonnement de l'auteur peut être étendu à l'ensemble des anciennes républiques socialistes. Comme l'explique un auteur représentatif du courant français dominant, la conscience historique fait au génocide nazi un effet d'appoint qui contribue à un constat positif

positif et contribue à la sensibilisation de l'Allemagne posthitlérienne à la réalité de la Shoah. Il démontre en outre la place de plus en plus centrale qu'occupent le nazisme et ses atrocités dans la mémoire et la conscience démocratique des sociétés occidentales.<sup>196</sup>»

L'interprétation des auteurs démontre qu'ils n'étaient pas disposés à encourager les relations avec des pays incapables de gérer le phénomène nazi. Malgré les réticences des auteurs français et britanniques devant la puissance croissante de l'Allemagne, leur ton n'atteignit pas les degrés de véhémence ayant caractérisé leurs écrits au cours des périodes précédentes. Dans l'ensemble, les auteurs français ont été beaucoup moins loquaces, tranchants ou intraitables que dans leurs interprétations des événements de 1948 à 1955 et de l'épisode des soixante-huitards. Au contraire, malgré l'apparente prise de position contre la puissance internationale de l'Allemagne, les auteurs sont demeurés prudents et ont évité les attaques directes envers la population allemande. Ceci est probablement dû au fait que le lien Paris-Bonn s'était affirmé dans le système politique français et qu'il se présentait maintenant comme une nécessité. Il en va de même pour les auteurs britanniques, qui furent plus discrets et moins catégoriques ou alarmistes que dans leur interprétation de la réaction allemande face à l'*historikerstreit*. Il semble que la « prudence britannique » par rapport aux affaires de l'Europe, donc aux affaires de

<sup>196</sup> J. Solchany, « De la régression... », p. 528.

l'Allemagne dans ce contexte de fédération européenne, a également été le fait des auteurs<sup>197</sup>. Les observateurs français et britanniques sont donc restés « polis », placés devant le fait accompli de la coopération allemande.

#### 4.3.2 Ceux qui voulaient une Allemagne impliquée

Au lendemain de la guerre, les États-Unis souhaitaient déjà voir la RFA participer à la lutte au communisme et la nécessité de pouvoir considérer l'Allemagne comme une alliée fut dès lors une constante dans la diplomatie américaine. La chute de l'adversaire rouge ne modifia pas cette position. En fait, les États-Unis souhaitaient voir l'Allemagne s'impliquer davantage dans les activités de l'ONU et de l'OTAN<sup>198</sup>. La plupart des auteurs américains ont donc interprété la réaction des Allemands face au livre de Goldhagen dans le but de démontrer que l'Allemagne était à la hauteur pour remplir ces missions. En bons historiens, ils ont cherché les racines de la sensibilisation des Allemands face à leur passé nazi. Alors qu'ils l'avaient, à l'époque, pratiquement passé sous silence, les auteurs américains ont comparé le questionnement de la jeunesse allemande provoqué par le livre de Goldhagen au débat lancé par la sortie du livre de Arendt *Eichmann in Jerusalem* en 1965 et par la « Rudi-Dutschke Generation » en 1968<sup>199</sup>. Il est probable que le fait que la jeunesse d'hier était maintenant en position de

<sup>197</sup> R. Marx, *Histoire de la Grande-Bretagne*, Éditions Armand Colin, Paris 1996, p. 378.

<sup>198</sup> J.P. Gougeon, *l'Allemagne dans les relations...* », p. 83.

<sup>199</sup> R.R. Shandley éd., *Unwilling Germans? The Goldhagen Debate*, University of Minnesota Press, 1998, p. 23. et A.D. Moose, « Structure and Agency... », p. 197.

force ait incité les Américains, dans le contexte où ils voulaient amener l'Allemagne à jouer un plus grand rôle au plan international, à faire de tels parallèles.

Contrairement à ce qui s'écrivait chez les Britanniques et chez les Français, la tendance générale chez les auteurs américains était d'insister sur le fait que le questionnement des Allemands quant à leur passé était une preuve que le pays avait acquis une grande maturité politique : « The German's public willingness to sustain a critical look at their own history shows that they, perhaps more than anyone else, are deserving of a prize in democracy. <sup>200</sup> » Cette maturité démocratique était certes suffisante pour justifier l'implication accrue de l'Allemagne sur le plan international.

Les auteurs américains, majoritairement en désaccord avec les thèses du livre controversé, ont également fait des mises en garde quant aux conséquences que pouvaient avoir ces dernières. Ils ont déploré le fait que l'accusation portée par Goldhagen envers les Allemands et non envers les nazis pouvait avoir pour effet de faire des Allemands le « peuple à craindre » et d'oublier les responsabilités des autres pays :

« David Wyman has shown how Jewish refugees were systematically denied U.S. visas, and how, in the middle of the war, opinion polls revealed Americans believed their major enemies to be "Germans, Japs and Jews." It was the Parisian police who rounded up the Jews of Paris, a Dutchman who denounced the Frank family. The pope never spoke out against Holocaust and the Vatican underground helped many Nazis escape from Europe. A dozen books since 1979 have demonstrated how news of the mass killings reached the West

---

<sup>200</sup> R.R. Shandley éd., *Unwilling Germans? The Goldhagen Debate*, University of Minnesota Press, p. 29.

long before war's end; Auschwitz was not bombed; no one spoke out. Recently declassified British radio intercepts from July and August 1941 show conclusively that British intelligence had news of mass murders of Jews long before word filtered out in 1943. Fixation on Germans helps us avoiding acknowledging the meaning of such evidence.<sup>201</sup> »

Sans pour autant déculpabiliser les Allemands face à l'holocauste, les auteurs américains ont voulu démontrer qu'il n'était pas judicieux de raviver l'image de l'Allemand ennemi dans les consciences populaires. Dans le monde de 1996 ou 1997, la population allemande n'était plus le peuple à craindre mais devait être considérée comme un allié des puissances démocratiques occidentales. Après tout, il aurait été fort mal vu d'inciter un « ennemi » à prendre davantage de responsabilités internationales.

#### 4.4 Perspectives

Les auteurs britanniques, français et américains ont donc interprété la réaction des Allemands face au livre de Goldhagen en fonction de plusieurs facteurs. Pratiquement, tous se sont entendus pour dire que la publicité, bonne ou mauvaise, ayant entouré la sortie du livre a fait en sorte de piquer la curiosité des Allemands. La simplicité de l'explication de même que le ton engagé et le charme de l'auteur ont également fait l'unanimité comme facteurs d'explication. Cependant, les observateurs de l'Allemagne et de son passé nazi se sont divisés quant au rôle joué par l'industrie de l'holocauste dans le succès du livre. Finalement, comme cela avait été le cas lors des épisodes de 1948-1955, de 1968 et de l'*historikerstreit*, les thèmes dominants des interprétations françaises

---

<sup>201</sup> D.R.Beisel, « Europe's Killing Frenzy »...p. 209.

et britanniques ont montré que les observateurs étaient inquiets quant à la place grandissante allouée à l'Allemagne dans les affaires internationales, contrairement aux auteurs américains qui, suivant à nouveau la politique de leur pays, s'affairèrent à démontrer que l'Allemagne était digne des responsabilités que les États-Unis voulaient lui confier.



## Conclusion

Depuis la fin de la guerre, les Allemands ont continuellement été confrontés à leur passé nazi. Plusieurs événements les ont plongés au cœur de profonds questionnements à propos de leur culpabilité dans l'holocauste et de leur identité nationale. Ces questionnements intéressèrent les observateurs étrangers qui les interprétèrent méticuleusement durant cinq décennies. Trois écoles de pensée, que nous pourrions également appeler des courants nationaux, se sont dessinées au fil des quatre périodes. Relativement homogènes, ces courants présentaient les mêmes préoccupations par rapport au système international et quelquefois les mêmes arguments. Évoluant avec des rythmes différents, les thèmes de ces écoles se sont parfois croisés, contredits ou appuyés mutuellement.

Le travail que nous avons accompli nous a permis d'établir que depuis plus de cinquante ans, les auteurs britanniques, français et américains se sont servi des remises en question allemandes quant au passé nazi comme des outils de communication entre eux. Étant donné la place centrale allouée à l'Allemagne depuis la fin de la guerre, d'abord comme ennemie vaincue puis comme alliée ou imposante puissance, les interprétations occidentales des réactions allemandes face à l'holocauste ont souvent permis de s'exprimer sur les affaires de l'Allemagne et du reste du monde.

Une ligne directrice s'est dégagée de notre analyse, à savoir que les relations entre leur pays d'origine et l'Allemagne ont façonné la manière dont les auteurs américains, britanniques et français ont interprété la relation et le questionnement des Allemands face à leur passé nazi et à leur identité nationale. Cela semble bien donner raison à Collingwood lorsqu'il disait que : « L'historien n'est pas Dieu regardant le monde d'en haut. Il est un homme de son temps et de son pays. Il regarde le passé avec le point de vue du présent... »<sup>202</sup>. Le regard qu'ont porté sur l'Allemagne ses alliés occidentaux ont démontré une fois de plus que le contexte spatio-temporel dans lequel ils écrivent importe aux historiens et aux commentateurs.

Cette ligne directrice prend pour appui plusieurs axes d'interprétation qui furent présents dans les analyses des auteurs au cours des quatre périodes étudiées. D'abord, la guerre froide a certes tenu une très grande place dans l'interprétation des auteurs, la division du monde ayant dramatiquement influencé les contemporains dans leurs manières de juger les événements. Durant les deux premières périodes, les auteurs américains eurent recours à la thèse du totalitarisme pour expliquer les réactions allemandes face au nazisme. Cette thèse déculpabilisante permettait de ménager le pays que l'on voulait désormais pouvoir considérer comme un allié face au communisme. Sans pour autant cesser de ménager la population allemande, les auteurs américains, étant donné le nombre croissant de recherches illustrant ses failles, durent cesser d'utiliser cette thèse au tournant des années soixante-dix et n'en firent pas mention dans leurs

---

<sup>202</sup> R.G. Collingwood cité par J.M. Bizière et P. Vayssière, « *Histoire et historiens. Antiquité, Moyen Âge, France moderne et contemporaine* » Paris, Hachette, 1995, p. 174.

descriptions des événements relatifs à l'*historikerstreit*. Ils ne découragèrent néanmoins pas la tentative de faire de Staline, au lieu d'Hitler, le représentant du Mal absolu.

Au départ, les auteurs britanniques se rangèrent du côté « interprétatif » des Américains mais, probablement mécontents du peu de poids que leur pays avait dans le processus de prises de décisions face à l'Allemagne, ils rejoignirent bientôt, plus exactement vers l'année 1952, le camp des auteurs français qui, exaspérés par l'anticommunisme militant des Américains et par le traitement trop clément envers l'Allemagne, ont dénoncé la thèse du totalitarisme comme méthode d'explication des réactions allemande face au passé nazi, et ce, jusqu'en 1997.

L'omniprésence des États-Unis dans les affaires de l'Europe et du monde influença également les auteurs dans leur façon d'interpréter l'attitude allemande face à son passé nazi. Les auteurs américains, à travers leur description de la situation allemande, ont d'abord semblé éprouver le besoin de justifier leur présence en Allemagne en faisant planer des menaces d'invasions communistes ou de rébellions allemandes causées par les réfugiés issus des zones soviétiques. Cependant, ce type de justification ne fut présent qu'au cours de la période de 1948-1955; les auteurs passèrent ensuite généralement les interventions américaines en Allemagne et ailleurs dans le monde sous silence. Les auteurs français et britanniques quant à eux s'efforcèrent de démontrer que la présence américaine en Allemagne était plus néfaste qu'autre chose, et ce en relatant

des événements s'étant déroulés de la dénazification ratée à la visite du président Reagan à Bitburg. Ces deux incidents ont à leurs yeux fait la preuve que, encouragés à dessein par les États-Unis, les Allemands avaient adopté une attitude d'impénitence face à leur passé nazi. Puis, certainement à cause de la puissance grandissante de l'Allemagne, les Français et les Britanniques remplacèrent leurs critiques face à la présence américaine par des réserves à l'endroit du gouvernement allemand.

En effet, le rôle de l'Allemagne dans les affaires européennes et mondiales s'est modifié de manière radicale depuis la fin de la guerre. Au départ, l'Allemagne était perçue comme un dangereux animal que l'on venait de mater. Les auteurs français de même que les britanniques, sauf pour une très courte période s'étant achevée avec l'année 1951, interprétèrent donc la relation des Allemands avec leur passé nazi sous cet angle. De montrer le caractère impénitent ou incorrigible des Allemands pouvait devenir une justification pour tenir le pays dans une position d'adolescence économique et politique profitable aux vainqueurs. Il est possible que cette attitude chez les auteurs français et britanniques orienta leurs interprétations des événements de 1948-1955 et de l'année 1968. Leur but a semblé être de discréditer les capacités et la fiabilité politiques de la RFA afin de démontrer que ce pays ne pouvait pas jouer le rôle que les États-Unis lui proposaient. Ces considérations ont également été perceptibles dans les interprétations formulées face aux Allemands et à leur passé nazi dans le cadre de l'*historikerstreit* et du phénomène Goldhagen. Cependant, le ton des auteurs changea de manière violente. La stratégie de l'attaque directe face au « caractère allemand » fut mise de côté et les mises

en garde de même que les doutes furent formulés mais de manière plus discrète. En fait, cela peut s'expliquer par le fait que les auteurs français et britanniques furent placés devant le fait accompli d'une Allemagne forte avec laquelle leur pays n'avait pas le choix de s'harmoniser.

Les auteurs américains ne partagèrent pas cette crainte quant à la puissance allemande. Depuis le premier épisode étudié, les Américains ont tenu à ce que l'Allemagne se relève de la guerre et qu'elle tienne une place prépondérante dans la lutte au communisme. Pour ce faire, le recours à la thèse du totalitarisme pour expliquer l'épisode nazi de même que la façon dont les Allemands géraient leur passé fut très fréquent et fort utile. Néanmoins, durant les premières heures de l'épisode de l'*historikerstreit*, certains auteurs critiquèrent, à travers leur manière de vivre leur passé nazi, l'entreprise des Allemands de normaliser leurs relations avec l'est. Peut-être s'objectaient-ils au fait que la RFA tente de se libérer de la tutelle américaine en plus du fait qu'elle fraternisait avec l'ennemi. Mais cette tendance ne s'affirma pas et, dans le nouveau contexte mondial, les auteurs s'efforcèrent, à travers leurs écrits sur le phénomène Goldhagen, de faire la preuve que le questionnement allemand face à son passé nazi confirmait que le pays avait atteint une maturité politique lui permettant de remplir des rôles internationaux importants.

Un autre facteur ayant joué un important rôle dans l'interprétation des auteurs face au rapport des Allemands avec leur passé nazi est la crainte d'un retour du nationalisme en Allemagne. Allant de pair avec l'appréhension de voir la puissance de l'Allemagne augmenter significativement, cette inquiétude était très clairement exprimée dans les écrits des auteurs français et britanniques. Ainsi, sous prétexte que le chauvinisme faisait intrinsèquement partie de l'Allemand, les auteurs français s'opposèrent farouchement au réarmement de la RFA, désirant peut-être conserver une voisine affaiblie et inoffensive. Les auteurs britanniques ne furent pas moins éloquents quand ils décrivirent l'*historikerstreit* comme une manifestation d'éléments nationalistes négationnistes en Allemagne. Les Français et les Britanniques furent donc influencés par la peur d'une récurrence allemande et n'hésitèrent pas à dépeindre les Allemands comme un peuple dangereux, revanchard et imprévisible, qu'il fallait constamment surveiller. Évidemment, cette ligne de pensée se situe à plusieurs lieues de l'opinion des auteurs américains, qui ne firent jamais mention de tels pronostics. Le pays auquel ils voulaient donner plus de responsabilités internationales devait être immunisé contre une autre expérience chauvine. Encore une fois, la thèse du totalitarisme leur fut à ce point de vue fort utile, reportant la faute du nazisme sur les seuls dirigeants et expliquant la réaction dite d'impénitence des Allemands par le fait qu'ils avaient également été les victimes du régime hitlérien.

Un très net clivage entre les interprétations des Américains d'une part et des Français et Britanniques d'autre part s'est creusé et maintenu au cours de la première

période étudiée. Les uns voulaient faire de l'Allemagne un allié contre le communisme puis dans la gestion des affaires mondiales, les autres, probablement inquiétés par leur perte de puissance face à ce géant économique, craignaient de voir des intentions expansionnistes renaître en Allemagne. Peut-être afin de garder un certain pouvoir sur le destin de ce pays, de nombreux auteurs ont voulu l'enfermer dans son passé.

Bien que les auteurs aient continué de se servir de l'interprétation du rapport des Allemands avec leur passé nazi comme d'un outil pour s'exprimer sur les affaires de l'Allemagne et du monde, leur ton fut amené à changer et leurs arguments se modifièrent. Les accusations formelles ou la défense inconditionnelle se transformèrent en doutes et en tentatives d'illustrer la maturité politique du pays. Ce changement de discours nous a semblé être imputable à deux choses. D'une part, à la puissance de l'Allemagne et d'autre part au caractère manifestement usé de l'argument décrivant une nature allemande chauvine et belliqueuse, comme l'avait sévèrement dépeinte Vermeil en 1945.

« L'observation des observateurs » britanniques, français et américains nous a permis de démontrer que les auteurs, journalistes, historiens ou politicologues, ont écrit des textes qui nous informent souvent davantage sur leurs opinions relatives au contexte mondial que sur le questionnement allemand face à son passé nazi. Néanmoins, plus de cinquante-cinq ans après la capitulation de l'Allemagne nazie, il nous paraît pressant de remettre les pendules à l'heure quant à la manière de dépeindre le réel questionnement

allemand. Le défi des auteurs n'est pas simple, ils doivent aspirer à atteindre un certain équilibre. D'abord, ils doivent s'assurer que le monde n'oubliera pas les horreurs perpétrées par le IIIe Reich mais doivent également réaliser qu'il n'est plus juste de juger les Allemands d'aujourd'hui et leur rôle au sein des affaires mondiales d'après le passé nazi de leur pays.



## Bibliographie

### Ouvrages généraux

- AYÇOBERRY, P., *La question nazie. Les interprétations du national-socialisme 1922-1975*, Éditions du Seuil, Paris, 1979.
- BARING, A. éd. *Germany's New Position in Europe. Problems and perspectives*, Berg Publisher, Oxford, 1994.
- BARK, L., et D.R., GRESS, *A History of West Germany*, T.T. Press, Padstow, 1989.
- BERSTEIN, S. et P. MILZA, *L'Allemagne de 1870 à nos jours*, Armand Colin, Paris, 1997.
- GOUGEON, J.-P., *L'Allemagne dans les relations internationales de 1890 à nos jours*, Éditions Armand Colin, Paris, 1998.
- GUILLEN, P., *La question allemande. 1945 à nos jours*, Éditions de l'Imprimerie Nationale, Paris 1996.
- HARENDT, H., *Le système totalitaire*, Éditions du Seuil, Paris, 1972 (1958).
- HOBSBAWM, E.J., *L'âge des extrêmes. Histoire du cours XXe siècle 1914-1991*, Éditions Complexe, Bruxelles, 2000(1994).
- KENNEDY, P., *Naissance et déclin des grandes puissances. Transformations économiques et conflits militaires entre 1500 et 2000*, Éditions Payot, 1991.
- KINSKY, F., *L'Allemagne et l'Europe* Fondation Jean Monnet pour l'Europe et Centre de recherches européennes, Lausanne, 1995.
- MARX, R., *Histoire de la Grande-Bretagne*, Éditions Armand Colin, 1996.
- MENGES, C.C., *The Future of Germany and the Atlantic Alliance*, AEI Press, Washington, 1991.
- OTTE, M., *A Rising Middle Power? German Foreign Policy in Transformations 1989-1999*, St-Martin's Press, New York, 2000.
- POIDEVIN, R. et S. SCHIRMANN, *Histoire de l'Allemagne*, Hatier, Paris, 1995.

### Articles de base

-FABRÉGUET, M., « L'historiographie britannique et l'Allemagne national-socialiste », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, tome 32, no. 3, juillet-septembre 2000, p.451

-HUSSON, É., «La recherche scientifique sur le national-socialisme dans les deux dernières décennies :un changement de paradigmes », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, tome 32, no. 3, juillet-septembre 2000, p. 483.

### Introduction

-CAMUS, A., *Lettres à un ami allemand*, Éditions Gallimard, Paris, (1943-1944) 1948.

-GABEY, E., « Manœuvre et opinion en Allemagne » *Les Temps Modernes*, vol 3, 1948, p. 2065-2071.

-PADOVER, S.K., *Experiment in Germany, the Story of an American Intelligence Officer*, New York, 1946.

-VERMEIL, E., *L'Allemagne. Essai d'explication*, Éditions Gallimard, Paris, 1945.

### I L'époque de l'oubli collectif:1948 à 1955

#### Ouvrages

-ARENDDT, H., *Le système totalitaire*, Éditions du Seuil, Paris, 1972 (1958).

-HILLEL, M., *L'occupation française en Allemagne 1945-1949*, éd. Balland, France, 1983.

#### Articles

-A.A (article signé seulement d'initiales), « Germany and World Peace » *The World Today*, vol 9, 1953, p. 153-161.

-BENTWICH, N., « Compensation for Nazi Victims » *The Contemporary Review*, juillet 1955, p. 88-92.

-BONN, M.J., « A Constitution for Germany » *The Contemporary Review*, novembre 1948, p. 270-274.

- BONN, M.J., « Report on Germany » *The Contemporary Review*, septembre 1951, p. 133-138.
- BONN, M.J., « Potential Dangers in Germany » *The Contemporary Review*, mars 1953, p. 133-136.
- COVERLEY, H.M., « Danger on the Right in Germany » *Current History*, mars 1950, p. 138-143.
- DZIEWANOWSKI, M.K., « France and the Problem of Security in Germany » *Current History*, septembre 1948, p. 144-148.
- EYCK, F., « Neo-nazism in Western Germany » *The Contemporary Review*, novembre 1951, p. 266-270.
- FAY, S.B., « The German Balance Sheet » *Current History*, août 1948, p. 65-71 & 128.
- FAY, S.B., « What Future for Germany? » *Current History*, décembre 1948, p. 321-328.
- FAY, S.B., « Germany, Spring, 1949 », *Current History*, mai 1949, p. 262-266.
- FRASER, G., « La nouvelle politique américaine » *L'Année politique et économique*, janvier-mars 1953, p. 46-52.
- GABEY, E., « Manœuvre et opinion en Allemagne » *Les Temps Modernes*, vol. 3 1948, p. 2065-2071.
- GRAPPIN, P., « Les nazis à Bonn », *L'Année politique et économique*, janvier-mars 1955, p. 57-60.
- HERZ, J., « The Fiasco of Denazification in Germany » *Political Science Quarterly*, vol 63, 1948, p. 569-594.
- HIRSCH, F.E., « Growing German Pacifism », *Current History*, Janvier 1951, p. 77-82.
- HOLBORN, H., « Achievements and Prospects of German Democracy » *Political Science Quarterly*, vol 70, 1955, p. 421-434.
- LAHAYE, S., « Visions d'un camp de concentration » *L'Année politique et économique*, janvier-mars 1955, p. 76-92.
- LAPORTE, H., « 1953, année de l'Europe allemande? » *L'Année politique et économique*, janvier-mars 1952, p. 132-141.
- LAVERGNE, B., « Des perspectives de paix en Europe », *L'Année politique et économique*, août-octobre 1949, p. 1-23.

- LAVERGNE, B., « Les avatars du Plan Schuman. Les données constantes du problème européen et la fédération Atlantique. Le réarmement allemand » *L'Année politique et économique*, septembre-décembre 1950, p. 534-563.
- P.G. (article signé que par des initiales) « German Reparations to Israel » *The World Today*, vol 10, juin 1954, p. 258-274.
- RICH, B.M., « Civil Liberties in Germany » *Political Science Quarterly*, vol. 65, 1950, p. 69-85.
- WALTON.C.C., « Background for the European Defense Community » *Political Science Quarterly*, vol 68, 1953, p. 42-69.
- XXX (article anonyme), « Révélations sensationnelles sur l'Allemagne d'Adenauer où, avec la complicité du chancelier, règnent à nouveau l'esprit hitlérien de revanche et la volonté de conquête de l'espace vital » *L'Année politique et économique*, janvier-février 1954, p. 113-143.

## II 1968

### Ouvrages

- GROSSER, A., *L'Allemagne de notre temps, 1945-1970*, Éditions Fayard, Paris, 1970.
- RYDER, A.J. *Twentieth-Century Germany. From Bismarck to Brandt*, Columbia University Press, New York, 1973.

### Articles

- ABOSCH, H. « Un facteur nouveau en Allemagne Fédérale : la jeunesse. » *L'Année politique économique*, vol. 41, 1968, p. 216 à 253.
- ADAM, C., « The Riddle of the Berlin Riots » *The New Statesman*, 19 avril 1968, p. 505.
- ARONFELD, C.C., « The New Nazis and the Old » *The Contemporary Review*, vol. 210, janvier-juin, p.119-123.
- BOSC, S. et J.M. BOURGUEREAU, « Le mouvement étudiant berlinois. Un précédent? » *Les Temps modernes*, no 265, juillet 1968, p.1-69.
- CHILDS, D., « The Revival of the German Right » *The Contemporary Review*, vol. 210, juillet-décembre, 1966, p.127-136.

- DAHRENDORF, R., « Bonn after Twenty Years : Are Germany's Problems nearer to Solution? » *The World Today*, vol. 25, 1969, p. 158-171.
- DUROSELLE, J.B., « Le monde de 1968 et ses grands problèmes » *L'Univers politique de 1968*, 1969, p. 17-40.
- FRASER, G., « Situation inquiétante en Allemagne Fédérale » *L'Année politique et économique*, vol. 41, 1968, p. 360-367.
- HALLETT, G., « Britain and the Future of Germany » *Political Quarterly*, vol. 39, 1968, p. 283-300.
- HIRSCH, F., « Crisis and Decline of West Berlin » *Current History*, mai 1968, p. 293-298 & 308.
- LAVERGNE, B., « Le tragique divorce entre les jeunes générations allemandes et le gouvernement de l'Allemagne Fédérale » *L'Année politique et économique*, vol. 41, 1968, p. 169-180.
- Meier, C. « Condamner et comprendre » dans *Devant l'histoire, les documents sur la singularité de l'extermination des Juifs par le régime nazi*, éd. Du Cerf, Paris, 1988.
- MERTENS, P., « La Prescription des crimes de guerre en Allemagne fédérale à la lumière des événements récents » *L'Année politique et économique*, vol. 40, 1967, p. 159-170.
- PREECE, R.J., « A Resurgence of Nazism in West Germany? » *The Contemporary Review*, vol. 210, janvier-juin 1967, p. 132-136.
- ROY, C., « Le père courage. Qui n'a pas suivi le bon chemin peut au moins une chose : montrer le chemin qu'il ne faut pas suivre. » *Le nouvel observateur*, no 190, 3 au 9 juillet 1968, p.32-34.
- WALLERSTEIN, I., « 1968, révolution dans le système mondial » *Les Temps modernes*, mai-juin 1969, p. 154-176.

### III L'Historikerstreit

#### Ouvra es

- BALDWIN, P., *Reworking the Past. Hitler, the Holocaust and the Historians Debate*, Beacon Press, Boston, 1990.
- EVANS, R.J., *In Hitler's shadow*. Pantheon Books, Londres, 1989.
- FARCAT, I., *L'Allemagne de la Conférence de Potsdam à l'unification*, Minerve, France, 1992.
- MAIER, C., *The Unmasterable Past : History, Holocaust and German National Identity*, Harvard University Press, Cambridge, 1988.

### Articles

- BROCKMANN, S., « The Politics of German History » *History and Theory*, vol. 29, 1990, p. 179-189.
- DESBUISSONS, G., « Maurice Bardèche : un précurseur du révisionnisme » *Relations internationales*, no 65, printemps 1991, p. 23-37.
- ELEY, G., « Viewpoint. Nazism, Politics and the Image of the Past : Thoughts on the West German *Historikerstreit* » *Past & Present*, no 121, 1988, p. 171-208.
- EVANS, R.J., « The New Nationalism and the Old History : Perspectives on the West German *Historikerstreit* » *Journal of Modern History*, vol. 59, 1987, p. 761-797.
- FERRY, L., « Préface » dans *Devant l'Histoire, les documents de la controverse sur la singularité de l'extermination des Juifs par le régime nazi*, Éditions du Cerf, Paris, 1988.
- FRANCOIS, É., « Allemagne : la « révision » du nazisme » *L'Histoire*, no 98, mars 1987, p. 79-83.
- FRANK, R., « Les négationnistes britanniques » *Relations internationales*, no 65, printemps 1991, p.39-47.
- GUNTHER, M., « Le passé qui ne veut pas passer : l'*Historikerstreit* ouest-allemande et la question de la singularité de l'Holocauste » *Les cahiers d'histoire*, vol. 11, printemps 1991, p. 5-28.
- KRAMER, J., « Letter from Europe » *The New orker*, 12 octobre 1987, p. 130-144.
- LEAMAN, J., « The Decontamination of German History : Jürgen Habermas and the *Historikerstreit* in West Germany » *Economy and Society*, vol. 17, 1988, p. 518-529.
- LÉTOURNEAU, P., « L'Allemagne et son passé nazi » *L'Analyse*, été 1987, p.57-61.

- MAIER, C.S., « Revising the Nazi Past for the Kohl Era. Immoral Equivalence » *The New Republic*, 1er décembre 1986, p. 36-41.
- MILZA, P., « Le négationnisme en France » *Relations internationales*, no 65, printemps 1991, p. 9-22.
- MULLER, J.Z., « German Historians at War » *Commentary*, vol. 87, no 5, mai 1989, p. 33-41.
- NICAULT, C., « Antisionisme et négationnisme » *Relations internationales*, no 65, printemps 1991, p. 49-60.
- ROVAN, J., « Introduction » dans *Devant l'histoire, les documents de la controverse sur la singularité de l'extermination des Juifs par le régime nazi*, Éditions du Cerf, Paris, 1988.
- SOUTOU, G.H., « La querelle des historiens allemands : polémique, histoire et identité nationale » *Relations internationales*, no 65, printemps 1991, p. 61-81.
- SULLIVAN, S., « Europe faces its nazi Past » *Newsweek*, le 20 avril 1987, p. 34-36.

#### **IV L'effet Goldha en**

##### **Ouvra es**

- FINKELSTEIN, N. et BIRN, R., *L'Allemagne en procès. La thèse de Goldhagen et la vérité historique*, Éditions Albin Michel, Paris, 1999
- GOLDHAGEN, D.J., *Hitler's willing executioners. Ordinary Germans and the Holocaust*, Alfred A. Knopf, New York, 1996.
- SHANDLEY, R.R. ed., *Unwilling Germans? The Goldhagen Debate*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 1998.

##### **Articles**

- The Economist*, « A Painfully Bad Read », 20 juillet 1996, p. 45-46.
- BARTOV, O., « Monstres ordinaires » *Le Débat*, janvier-février 1997, p.122-131.
- BÉDARIDA, F., « Le peuple allemand, l'antisémitisme et le génocide » *Esprit*, mars-avril 1997, p. 109-116.

- BEISEL, R.D., « Europe's Killing Frenzy » *The Journal of Psychohistory*, vol 25, no 2, automne 1997, p. 201-210.
- CRICK, B. « Book review » *Political Quarterly*, vol 68, no 1, 1997, p. 104-108.
- DEAK, I., « Holocaust Views: The Goldhagen Controversy in Retrospect » *Central European History*, vol 30, no 2, 1997, p. 295-307.
- ELEY, G. et GROSSMANN, A., « Watching Schindler's List: Not the Last Word » *New German Critique*, no 71, printemps-été 1997, p. 41-62.
- FINKELSTEIN, N. « Daniel Jonah Goldhagen's 'Crazy' Thesis : A Critique of *Hitler's Willing Executioners* » *New Left Review*, no 224, 1996, p. 39 87.
- GOLDHAGEN, D.J., « Réponse à mes critiques » *Le Débat*, no 93, janvier 1997, p. 160-188.
- HUSSON, É., « Lire Daniel Goldhagen? » *Documents. Revue des questions allemandes*, no 5-96, p. 27-32.
- MILLOT, L., « Le phénomène Goldhagen » *Documents. Revue des questions allemandes*, no 5-96, p. 15-22.
- MIRARD-DELACROIX, H., « Un livre qui ne mérite pas son succès » *Documents. Revue des questions allemandes*, no 5-96, p. 6-14.
- MOSES, A.D., « Structure and Agency in the Holocaust: Daniel J. Goldhagen and his critics » *History & Theory*, vol 37, no 2, 1998, p. 194-219.
- RIEGER, B., « Daniel in the Lion's Den ? The German Debate about Goldhagen's *Hitler's Willing Executioners* » *History Workshop Journal*, no 43, p. 226-233.
- SOLCHANY, J., « De la regression analytique à la celebration médiatique : le phénomène Goldhagen » *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol 44, no 3, 1997, p. 514-529.
- STERN, F., « Une nation, un peuple, une théorie » *Le Débat*

### **Conclusion**

-BIZIÈRE, J.M. et P. VAYSSIÈRE, *Histoire et historiens. Antiquité, Moyen Âge, France moderne et contemporaine*, Paris, Hachette, 1995.